Année 1907 – Relecture

## Tome LXV, numéro 231, 1er février 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-3)

### Lettres italiennes

Ricciotto Canudo.

Tome LXV, numéro 231, 1er février 1907, p. 557-561.

[…]

#### P. Buzzi : L’Exil, « Poesia », Milan

La presse, qui s’occupe trop de ces écrivains « arrivés », n’a presque plus de place pour signaler des œuvres, où un talent puissant, se révélant tout d’un coup, se montre cependant digne d’attirer les regards du grand public, ne fût-ce que le long d’une colonne de quotidien. Une de ces œuvres est sans doute **l’Exil**, de M. Paolo Buzzi.

Un poète français, M. F.-T. Marinetti — un jeune —, s’est donné, depuis deux ans, une tâche difficile et belle, qui est pas seulement celle de réunir des talents en un faisceau trimestriel, mais celle, beaucoup plus grave, d’en découvrir. Le sort lui a été favorable. Et voici apparaître sur les horizons de la littérature une force nouvelle, un romancier-poète d’exception, vainqueur du premier concours international de *Poesia*. Peu de temps après, le deuxième concours de la même anthologie a révélé un poète de vingt ans, M. Giosuè Bersi, auteur d’un poème : *le Sang*, dont le style, serré sonore et pur, et la volonté subtile d’une compréhension de la vie tout entière, dans une esthétique qui est vivifiée par des éléments physiologiques, comme chez d’autres elle l’est par la métaphysique, témoigne d’un organisme poétique duquel il faut beaucoup attendre. Le poème de M. Borsi nous fait penser à l’Intégralisme profond et noble de M. Adolphe Lacuzon.

*L’Exil* de M. Paolo Buzzi est un roman-poème. Nous connaissons en France quelques talents d’élite, aussi, parmi les plus jeunes, qui suivent depuis quelques années une tendance analogue, et ont déjà réalisé, ou vont réaliser des œuvres puissantes. Ce n’est plus la poésie verbale qui enveloppait parfois le drame psychologique de nos aînés ; l’élément poétique est dans la conception même et dans la construction du roman, est dans son architecture et dans ses détails, autant que dans l’esprit même qui l’inspire et l’anime. L’écrivain ne cède pas à l’émotion d’un *fait* de la vie, observé ou imaginé, mais il est ému originairement, par une *vision* de la vie, c’est-à-dire par une généralisation lyrique d’un complexe de *faits*. Cette généralisation élève son esprit au-dessus des phénomènes éphémères, saisit l’âme des choses ; et l’œuvre d’art, une fois réalisée, plane au-dessus de toutes les thèses sociologiques, des situations psychologiques, des contingences innombrables d’amour et de haine, que pourtant elle contient. Le roman conçu ainsi à la manière du poème embrasse une étendue de vie toujours beaucoup plus vaste que tout autre roman, où l’écrivain se bornerait à représenter seulement quelques complications de la vie humaine, et mettrait, comme but idéal à toute généralisation, la réalisation d’un type ou de quelques types humains. Le roman-poème ne représente plus des « types » et n’évoque plus des « forces », mais il réunit dans sa composition des éléments de réalisation empruntés à la poésie et à la musique. Le style y est imagé et rythmique. L’écrivain est toujours un poète, son œuvre est toujours bien plus d’évocation que de définition. Par cela- même elle est très vaste.

C’est ainsi que, dans *L’Exil*, M. Paolo Buzzi peut faire l’histoire d’un esprit jeune, exalté par la formidable poussée de désirs individuels et collectifs de notre vie contemporaine, et, tout en suivant le protagoniste, qui n’est plus qu’un nœud de vie se déplaçant dans un espace très grand, l’espace de ses rêves, il peut évoquer, toujours autour d’un homme ou d’un couple, l’âme vigilante, sympathique ou hostile, harmonieuse ou ennemie, du temps dans lequel les protagonistes vivent toute leur vie exubérante, dans trois étapes fatales : *Vers l’Éclair, Sur les ailes de l’Orage, Vers la Foudre*.

L’œuvre est d’un pessimisme farouche. Le jeune fils de la bourgeoisie italienne, issue de la révolution nationale, meurt, parce qu’il voulut trop vivre et il ne sut vivre. Il se plie sous le choc de deux amours qui à un moment de sa vie tumultueuse et complexe tourmentaient son âme profondément analytique. Dans un paysage merveilleux, admirablement évoqué, il se pend à une croix du chemin, avec une corde, qui, dans les mains enfantines de celle qu’il avait oubliée et qu’il ne peut plus aimer, était un jouet. Avec lui, après une journée tellement remplie de rêves, et tant remuée par les voix des collectivités qui tour à tour l’enveloppaient, c’est une génération entière qui semble monter sur la croix, la génération des Italiens qui furent les premiers-nés d’une bourgeoisie encore toute sanglante.

## Tome LXVI, numéro 235, 1er avril 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-7)

### Les trois traités doctrinaux de Dante (*Suite*) [II]

Péladan.

Tome LXVI, numéro 234, 15 mars 1907, p. 212-228.

Passons au second livre.

I. — Les ouvrages peuvent avoir quatre sens : littéral ; allégorique, comme dans Ovide, où Orphée apprivoise les fauves et attire les pierres. Cela veut dire qu’il touchait les cœurs les plus durs et forçait les plus inertes à lui obéir. Les théologiens entendent l’allégorie autrement que les poètes, mais je suis ces derniers. Le troisième sens est moral : le lecteur doit le chercher et se l’appliquer. Quand Jésus monte au Thabor il emmène trois disciples seulement ; donc, pour les choses les plus secrètes on doit être peu nombreux.

L’anagogie (au-dessus du matériel) explique au spirituel les choses supérieures. Ainsi « À la sortie d’Égypte, Israël devint sainte et libre, c’est-à-dire à la sortie du péché, l’âme devient sainte et libre. »

La nature veut que nous allions du mieux connu au moins connu : si le littéral n’est pas entendu, l’allégorique restera obscur, le moral incertain et l’analogique insaisissable.

II. — *Vous dont l’intelligence meut le troisième ciel*, voilà ce qu’il va expliquer.

III. — Quel est le troisième ciel ? La vérité complète sur ces problèmes *ne peut s’apprendre*, mais les faibles lumières acquises par la raison humaine renferment cependant plus de délectations que l’abondance et la certitude des choses dont on juge par les sens.

Dante traite de balourdise l’idée qu’il y avait huit ciels, car Béatrice est un neuf et il lui faut un neuvième ciel.

IV. — Voici la succession des cieux : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, étoiles et le cristallin.

Les catholiques placent le ciel empyrée par-delà tous ces cercles. Il y a donc dix cieux.

V. — Le troisième ciel est mû par des intelligences que le vulgaire appelle anges (!). Sur ces créatures, comme sur les chœurs, les sentiments ont été divers, *quoique la vérité soit manifeste*.

La raison seule suffit à enseigner que ces intelligences sont en plus grand nombre que les effets concevables aux hommes. Elles possèdent toute béatitude ; ce qui comprend une félicité de vie active et une autre vie contemplative. Si nous inférons que Dieu a pu créer un nombre presque infini de créatures spirituelles, il en a créé, en réalité, un nombre plus grand encore.

VI. — Les anciens n’ont pas vu la réalité des créatures spirituelles : nous en avons été instruits par le Christ.

Trois principautés chacune de trois ordres, d’après la suprême puissance du Père, la sagesse du Fils et l’amour du Saint-Esprit.

Aussitôt leur création, la dixième partie de ces ordres se perdit et *la nature humaine fut créée, pour les remplacer*. Il paraît rationnel de croire que les moteurs du ciel de la lune sont les Anges, que ceux de Mercure sont les Archanges, et ceux de Vénus, les Trônes. Ceux-ci font une opération homogène à l’amour de l’Esprit-Saint, qui consiste en la mise en mouvement de leur ciel amoureux.

VII. — Les rayons de chaque ciel sont la voie par laquelle descendent leurs vertus sur les choses d’ici-bas.

VIII. — La pensée est l’acte propre de la raison : les bêtes ne pensent point, je parle aussi de celles qui ont figure humaine et souffle de bétail !… « Ma vie intime n’est autre chose qu’un penser. »

IX. — Entre toutes les bestialités, la plus stupide, la plus vile, la plus damnable, c’est de croire qu’après la vie présente il n’y en a point d’autre. Si notre espérance était vaine, notre imperfection serait pire que celle de nul animal, car beaucoup sacrifient la vie terrestre à la vie future.

XI. — Dante a lu Boëce dans la tristesse ; Boëce, captif et banni du monde, s’était consolé lui-même : « Je découvris un remède à mes larmes, je découvris que la philosophie était la grande chose des livres et des sciences, et je me l’imaginai sous les traits d’une dame noble. »

XII. — Par ciel j’entends science, selon la similitude. Aux sept premiers ciels correspondent le *Trivium* et le *Quadrivium*. À la huitième sphère la science naturelle ou physique et la métaphysique ; à la neuvième la morale, à la dixième la théologie.

XIII. — Le ciel de la lune ressemble à la grammaire pour l’ombre qu’il renferme et la variation de sa lumière.

Mercure, dialecticien par sa petitesse, est voilé des rayons solaires ; la dialectique est étroite et spécieuse d’argument.

Vénus et la rhétorique sont suaves, et se manifestent par l’étoile soir et matin, comme la science par la parole et par l’écrit.

Le soleil et l’arithmétique servent à tous et l’œil ne peut les embrasser. Mars et la musique sont beaux et ardents, et attirent les vapeurs de l’éther et celles de l’âme humaine.

Jupiter le géomètre se meut entre Mars et Saturne, et son éclat est argentin.

Saturne, la plus lente et la plus élevée, correspond à l’astrologie.

XIV. — Le ciel étoilé appartient à la fois à la physique et à la métaphysique.

Le ciel empyrée, par sa paix, est l’emblème de la divine science. Salomon appelle toutes les sciences reines, concubines, esclaves, la science de Dieu étant sa colombe et sa belle.

La comparaison des cieux avec les sciences explique comment j’entends par le troisième ciel, la rhétorique.

XV. — Boëce et Tullius, par la douceur de leur langage, m’ont acheminé à l’amour, c’est-à-dire à l’étude de la très noble dame Philosophie ; ils m’y ont acheminé par les rayons de leur étoile, c’est-à-dire par leurs écrits sur la matière. Dans toute cette allégorie, Amour désigne l’étude ou l’application de l’esprit.

Je dis et j’affirme que la dame dont je m’épris est celle Pythagore nommée Philosophie.

Le troisième traité est consacré au second amour.

« Mon second amour prit naissance dans la miséricordieuse figure d’une dame ; je ne souhaitais pas seulement sa vue, mais celle de toutes les personnes amies ou parentes. »

II. — Amour, à le considérer en son vrai sens, n’est autre que l’union spirituelle de l’âme et de l’objet aimé.

III. — Cet amour opère dans mon esprit, amour de la vérité et de la vertu et non celui qui a pour essence la volupté sensible.

IV. — Mon insuffisance à dévoiler mon sujet vient de ce que les perceptions mentales défient notre idiome terrestre.

V. — Dissertation symbolique sur la révolution du Soleil : « Ô ineffable sagesse, régulatrice universelle, que notre intelligence est pauvre pour te comprendre ! Et vous, pour le plaisir et l’utilité desquels je disserte, dans quel aveuglement vivez-vous, si, au lieu de lever vos regards vers ces sublimes spectacles, vous les tenez fixés sur la fange de votre sottise. »

VI. — Comme cette dame possède véritablement la perfection, Dieu, qui l’a comblée de grâces, la chérit comme son œuvre la meilleure.

VII. — Entre la nature angélique d’ordre intellectuel et l’âme humaine il n’existe aucun degré !

VIII. — Dans ses yeux et dans son doux sourire, l’âme, comme sur deux balcons, se montre, bien que voilée. Six passions sont propres à l’âme humaine : grâce, zèle, miséricorde, envie, amour et pudeur ; chaque fois que l’âme en éprouve une, le reflet se montre dans le miroir des yeux.

IX et X. — La personne dont je décris les beautés n’est autre que la dame de l’intelligence.

Pythagore ne se disait pas sage, mais ami de la sagesse. On ne doit pas appeler vrai philosophe celui qui n’est ami de la sagesse que par intérêt, comme sont les légistes, les médecins et *presque tous les religieux*, car ils n’étudient que pour acquérir argent et dignités.

XI. — Allégoriquement donc, par amour qui me parle de ma dame dans mon esprit, j’entends l’étude. O très noble et très excellent le cœur qui s’unit à l’épouse de l’empereur du ciel, épouse qui est aussi sa sœur et sa fille bien-aimée.

XII. — Cet amour se manifeste dans l’usage de la sagesse et le mépris des choses dont les autres sont esclaves.

XIII. — Sa contemplation nous fut ordonnée, non seulement pour admirer sa face dévoilée, mais pour désirer et acquérir les choses qu’elle tient occultes.

XIV. — Oh ! votre état est pire que la mort, à vous qui fuyez l’amitié de cette Sagesse ! Avant votre naissance elle vous a aimés, préparant et ordonnant votre entrée dans la vie. Ensuite, elle est venue à vous pour vous diriger ; si vous ne pouvez tous parvenir jusqu’à elle, *honorez-la du moins dans la personne de ses amis*.

Le quatrième et dernier traité contient, parmi des audaces imprévues, les immortels principes de 1789.

I. — Je veux ramener les égarés dans le droit chemin touchant la connaissance de la vraie noblesse. Ici je n’ai plus besoin d’aucune figure.

IL — Frédéric de Souabe, empereur des Romains, interrogé sur la nature de la noblesse, répondit : « C’est une antique richesse et une belle coutume. »

III. — Le fondement de la majesté impériale, c’est la nécessité de la vie civile. L’état a besoin d’un pilote, comme un vaisseau.

IV et V. — Retour aux thèses du *De Monarchia*.

VI. — Récapitulation d’Aristote et de Platon : « Aristote est donc celui qui a dirigé les regards et les pas du genre humain vers le but auquel il doit tendre. »

Ô malheur à vous, les gouvernants actuels ! Oh ! surtout malheur à vous les gouvernés ! Aucune autorité philosophique, ni par étude propre, ni par un conseil, ne se marie à vos procédés de gouvernement.

Le titre de noble s’accorde à quiconque est fils ou neveu de quelque homme puissant, fût-il lui-même un personnage de rien.

Moi je déclare vil un homme méchant qui descend d’un juste.

En supprimant un côté du pentagone on en fait une quadrature ; en supprimant la raison, il ne reste plus rien de l’homme.

VIII. — Le plus noble rameau de la raison est le discernement.

Il y a une différence entre l’irrévérence et la non-révérence.

IX. — L’autorité impériale a été créée pour la perfection de la vie humaine, comme guide et régulatrice de nos actes : mais chaque fonction a ses bornes. On pourrait dire de l’empereur, si l’on voulait figurer son office par une image, qu’il est le chevaucheur de la volonté humaine ; la définition de la noblesse n’appartient point à la fonction impériale.

X. — Les richesses arrivent toujours d’une manière injuste et ne peuvent être une cause de noblesse.

XI. — Leur accroissement n’est pas moins vil que leur naissance.

XII. — Parallèle de la science et des *Richesses*.

XIII. — Si Adam fut noble, nous le sommes tous ; s’il fut vilain, nous aussi. Aristote rirait s’il voyait faire deux espèces du genre humain comme des chevaux et des ânes ; en effet (qu’Aristote me le pardonne) on peut traiter d’ânes ceux qui pensent ainsi.

XIV. — Certains fous prétendent que noble vient de *noscere*, connaître. En ce cas, les choses les plus connues seraient les plus nobles, l’aiguille de Saint-Pierre, la reine des pierres, et Asdente, le savetier de Parme le plus illustre des parmesans. *Noble* vient de *non vil*.

XV. — Aristote ayant ouvert la bouche sur les vertus morales, suivons uniquement sa divine opinion : fortitude, tempérance, libéralité, magnificence, gloire, mansuétude, affabilité, franchise, l’*eutrapélie* et la justice. Chacune de ces vertus a deux ennemis collatéraux, deux vices, l’un d’excès, l’autre d’insuffisance. Les onze vertus émanent de la noblesse.

Deux choses en accord doivent se réduire en une troisième ou bien l’une à l’autre, comme l’effet à sa cause.

La noblesse, comprenant toute vertu, doit être considérée comme le type auquel il faut ramener la vertu.

XVI. — Il compare la noblesse au ciel infini et la vertu aux étoiles.

La noblesse humaine, si l’on considère la multitude de ses fruits, surpasse celle des anges, quoique dans son unité la noblesse angélique soit plus divine.

Comme la couleur *pers* vient de la noire, la vertu descend de la noblesse. Le *pers*, mélange de pourpre et de noir, ressemble à la vertu, mélange de noblesse et de passion.

Nul ne peut se prétendre noble, quelle que soit sa race, s’il ne possède les fruits de la vraie noblesse morale. Celui qui les possède est semblable aux dieux. Car de même qu’il y a des hommes bestiaux, il y en a d’autres nobles et divins.

Que les descendants des Uberti de Florence ou des Visconti de Milan ne disent plus : « Parce que je suis de telle extraction, je suis noble. » L’auguste semence ne tombe dans aucune race, mais dans quelques individus. Ce n’est pas la souche qui ennoblit les individus, mais bien eux qui ennoblissent la souche.

XVII. — Quand la semence tombe dans la matrice, elle porte avec soi la vertu de l’âme génératrice et la vertu du ciel. L’âme sitôt produite reçoit l’intelligence dont elle est susceptible. Cette intelligence renferme virtuellement les formes universelles.

La bonté de l’âme dépend de la nature du germe, de la disposition du semeur et de celle des cieux.

XVIII. — Notre instinct naturel aime surtout son moi, puis dans le moi diverses parties, et surtout l’âme.

L’âme obéit ensuite à ses attractions.

La voie spéculative est la plus riche en béatitude.

Les trois Marie trouvèrent au sépulcre un jeune homme vêtu de blanc. C’était un ange qui figure la noblesse et qui dit aux Marie, c’est-à-dire aux Épicuriens, aux Stoïciens et aux Péripatéticiens : « Quiconque va cherchant sa béatitude suprême dans la vie active ne l’y trouvera pas ; même dans le cercle des vertus morales et intellectuelles, nous ne trouverons pas la béatitude parfaite. »

XIX. — La noblesse opère diversement, selon les âges ou saisons humaines.

XX. — Dans l’adolescence, qui dure jusqu’à vingt-cinq ans, la partie rationnelle ne jouit pas de la plénitude de discernement ; la jeunesse s’achève à quarante-cinq ans et à soixante et dix la décrépitude commence.

XXI. — Quatre choses sont nécessaires à l’adolescent : obéissance, douceur, pudeur et élégance corporelle.

XXII. — La jeunesse doit être tempérée, forte, aimante, courtoise et loyale. Placé dans un cercle méridional, l’homme jeune doit regarder en arrière le passé et en avant l’avenir ; aimer ses amis, ses ancêtres dont il a reçu l’existence, la nourriture et la doctrine ; aimer ses cadets, pour leur épancher avec amour ses bienfaits, afin de se voir honoré et soutenu dans la période de décadence.

XXIII. — Une âme noble dans sa vieillesse doit être prudente, généreuse et affable.

La prudence se forme d’une bonne mémoire des choses vues, d’une bonne connaissance des présentes, d’une bonne prévoyance des futures.

XXIV. — Dans la décrépitude, deux offices importent :le retour de l’âme vers Dieu et l’action de grâce pour l’existence accomplie. Pareil au fruit mûr qui se détache de la branche sans effort, notre âme se sépare sans douleur du corps qu’elle habitait.

« Oh ! malheureux et vils, vous tous qui, voiles dressées, cinglez vers le port et qui vous perdez vous-mêmes, après un si long voyage. Le chevalier Lancelot et notre chevalier latin Guido de Montefeltro, nobles cœurs, renonçant à toutes voluptés, carguèrent les voiles des actions mondaines et leur longue carrière fut consacrée aux *œuvres pieuses*. Nul ne peut alléguer les liens du mariage (orthodoxie), pour ne pas retourner à la religion (secrète) dans un âge avancé. On peut même dans le mariage (orthodoxie) se convertir à la bonne vie religieuse (secrète), car Dieu n’exige en nous que le cœur (non les gages extérieurs).

Martia requit Caton de la reprendre dans la saison finale ; elle avait donné des fils à Caton, allégoriquement des vertus, car Martia figure l’âme noble. Plus tard, Martia épousa Hortensius et d’autres fils en vertus naquirent. Hortensius mourut et Martia retourna à Caton.

Et quel homme terrestre fut jamais plus digne que Caton de représenter Dieu ? Aucun, certes. Oh ! malheureux et ingratement-nés, vous qui préférez sortir de la vie sous le nom d’Hortensius plutôt que sous celui de Caton. »

XXV. — J’ai montré quels signes apparaissent à chaque âge dans une noble nature, signes sans lesquels il n’y a pas de noblesse.

Ser Manfred da Vico, maintenant préteur et préfet, pourrait dire : « Quel que je sois, je représente mes ancêtres, on me doit honneur et respect. »

Juvénal lui répond dans sa hautaine satire. D’autres pourraient dire : « Si la noblesse est individuelle, il n’y a pas de race noble et cependant l’opinion tient nos familles pour les plus nobles de la cité. »

Si dans une race noble (l’orthodoxie) les bons s’en allaient un par un et que de mauvais (les contemporains) naquissent à leur place, elle ne s’appellerait plus noble, mais vile.

Je parle contre ceux qui errent, imitant le bon frère Thomas d’Aquin, lequel écrivit pour la confession de tous les hérétiques un livre intitulé : *Contre les Gentils*.

Cette façon de donner en sommaire une citation de chaque chapitre m’a paru, malgré son aridité, plus propre qu’un discours coordonné à faire sentir la singularité de l’ouvrage,

Je connais mal les huit in-8 de Rossetti, mais son titre seul indique qu’il a deviné en partie l’énigme dantesque. Le *Convito* ne révèle rien en lui-même ; il ôte aux Canzone leur ornementation érotique ; il dit et redit que Béatrice est la philosophie : et ce n’est pas vrai. Béatrice est une religion chrétienne qui a sombré tout entière dans le mouvement luthérien et dont il ne reste que des romans et des chansons, sans qu’il soit possible de reconstituer sûrement sa théologie.

Dante n’est pas l’auteur d’un système personnel, un penseur indépendant, qui secoue le joug romain. Croyant d’une religion qui n’a pas de nom dans l’histoire, puisqu’elle n’a jamais pu élever un temple au grand soleil, mystique d’une essence spéciale, puisqu’il invoque sans cesse la raison contre Rome tout en escaladant les sommets de l’illuminisme à la suite de S. Denis, il offre une œuvre indéchiffrable comme son masque.

Ce n’est qu’en cherchant les mots de gueules, suivant l’expression de Rabelais, avec qui il a plus de rapport qu’on ne pense, qu’on conduira sûrement l’investigation.

Évoquer le *pain des anges* à propos d’un repas symbolique et déclarer misérables ceux qui partagent la pâture des troupeaux, en 1300 et quelque, cela signifie l’hérésie. Le pain ou explication ne suffit pas pour nous : mais en son temps, on lisait plus attentivement qu’aujourd’hui et la matière était plus passionnante. Quel poète redouterait l’infamie pour avoir chanté une dame ? La seule infamie, pour un conspirateur, religieux ou autre, réside à trahir ou à renier ses serments. Il se défend comme sectateur accusé de désertion, il se défend d’être revenu au giron catholique et il écrit le *Convito* en vulgaire, parce que le vulgaire se prête à des équivoques, *che a piacamento artificiato si transmuta*.

« Si on m’ordonnait de porter *due guarnache* (casaques) et que je n’en porte qu’une sans ordre, mon obéissance serait en partie commandée, en partie spontanée. » Le latin est la langue de l’Église, la langue ennemie ; il aime le vulgaire parce que c’est sa langue de croyant autant que sa langue de poète. Si Dante était un philosophe, il ne dirait pas que son commentaire sera un nouveau soleil destiné à remplacer l’*ancien*, le catholicisme romain.

Un auteur qui prétend que tout poème a quatre sens est un farceur, un fou ou Dante. D’ordinaire les plus abscons se contentent de deux sens, l’exotérique et l’ésotérique, Celui qui appliquerait l’*anagogie*, ne découvrirait que sa propre imagination. La grille qu’il faut appliquer au texte, c’est le littéral ; il faut lire en soulignant et, par les italiques seules, la clarté jaillit. Le poète avertit lui-même de bien penser à l’extérieur. Un autre moyen de le pénétrer consiste à connaître les auteurs qu’il cite, Cicéron (*le Songe de Scipion*) et *la Consolation* de Boëce, qui l’amenèrent à l’amour, c’est-à-dire à l’étude.

Quand il parle aux intelligences du troisième ciel, s’adresse-t-il à des coreligionnaires du troisième degré ? Autant il éclate que Dante professait une religion autre que la romaine, autant j’hésite à expliquer une croyance du treizième siècle avec des expressions postérieures. Pour les étourdis, quiconque a été anti-papal se classe comme précurseur de Luther, tout affilié à une société secrète s’appelle franc-maçon. Ce sont là des procédés trop courts et superficiels. J’ignore si l’impérialisme de Dante n’est pas simplement la haine du Vatican ; j’ignore aussi si sa diatribe contre la noblesse, quoique très vraie en soi, ne vise pas exclusivement l’Église romaine, fille dégénérée et vile des nobles apôtres, si la dissertation sur les vertus propres à chaque âge n’équivaut pas à une conclusion sur la décrépitude de Rome qui se prétend éternelle, qui ne se sent pas vieillir et qui toute caduque s’obstine à dominer sans avoir aucune des vertus qui rendent la vieillesse respectable. « *Presque tous les religieux réétudient que pour argent ou dignités.* » Cela s’adresse aux théologiens, casuistes et prédicateurs et surtout aux princes de l’Église et à l’empereur spirituel, détenteur de beaucoup d’argent et des plus rares dignités.

La religion de Dante, qui invoque Aristote plus que saint Thomas, a été la Muse des races latines depuis qu’il y a des langues latines ; elle a inspiré le chef-d’œuvre du dix-neuvième siècle, *Parsifal*.

Pour la reconstituer, il faudrait réviser le procès des Albigeois et celui des Templiers.

Le suprême hiérophante de la *Divine Comédie* est saint Bernard, le père spirituel des Templiers, puisqu’il en composa la règle ; il porte la *bianca stola* et se réclame de Béatrice pour se rendre la vierge favorable. Wagner, par le privilège du génie, a suivi l’esprit d’une fable qu’il ignorait ou du moins qu’il niait : et faute d’espace pour étaler la minutieuse mosaïque des preuves, j’indiquerai le sens de l’œuvre dantesque en évoquant le sauveur du Graal.

Amfortas, le roi-pécheur, le pontife coupable, incarne l’Église romaine, qui s’est servi de la sainte lance pour disputer à Klingsor les biens terrestres et vils.

Il faut qu’un pur, un parfait, un ingénu vienne le guérir et le remplacer dans sa fonction.

Le Parsifal de Dante s’appelle l’empereur des Romains, qui aurait fait monter avec lui sur le trône le même christianisme que l’Église avait cru exterminer, par le fer et par le feu, en Occitanie.

Le cardinal du Puget voulut exhumer le cadavre de Dante pour le brûler ; Archambaud, archevêque de Milan, inscrit le gibelin parmi les hérétiques.

La première édition de la *Comédie* est celle de Foligno 1472. Le prieur de 1302 n’était pas aux yeux italiens l’*altissimo poeta* qu’il devint vers 1516, époque où la *Comédie* porte le nom de *divina* ; et on se demande par quelle protection il échappa au bûcher.

Rien n’est drôlatique comme les notices des traducteurs qui s’écrient à l’envi : « Le chantre du catholicisme », si ce n’est Boccace commentant la *Comédie* en pleine église.

La Réforme a profité du travail dantesque sans le comprendre ni en rien retenir.

La parole enflammée du Paraclet a préparé l’avènement de la négation. Dante n’avait pas prévu la parabole de son audace : il voulut purifier la foi, elle s’est éteinte. Des hommes pratiques se sont emparés du pouvoir spirituel.

Aujourd’hui l’indifférence générale conflue à l’inertie des égrégores : toutefois, par un miracle plus étonnant que ceux des pèlerinages, l’hérésie se manifeste par d’incomparables chefs-d’œuvre.

L’idéal de Dante plane encore sur nous, ravivé par le génie de Wagner. Quelle destinée pour une doctrine que d’échapper à la codification, aux commentateurs et d’exploser, d’époque en époque, comme un tonnerre de beauté ! N’est-ce pas, au sens du vieux gibelin, une marque du Saint-Esprit qui se manifeste, selon un bon plaisir transcendantal, en dehors de nos prévisions et du cours ordinaire ?

## Tome LXVII, numéro 237, 1er mai 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-10)

### a question religieuse. Enquête internationale [II]

Tome LXVII, numéro 237, 1er mai 1907, p. 40-71 [41-42, 49-51, 59-60].

#### M. l’abbé Romolo Murri (Italie)

À une évolution et non à une dissolution.

L’apparence d’une dissolution, dans les pays d’Europe, vient du fait que le christianisme, durant le cours de plusieurs siècles, s’est resserré en un dogmatisme jaloux et intolérant, se retranchant hors des progrès de la pensée et de l’esprit humain. La libre spéculation religieuse n’en fut pas diminuée ; mais elle ne trouva pas d’écho dans les corps religieux, dominés avant tout par la préoccupation de l’orthodoxie littérale et formelle ; et le terrain lui a pour ainsi dire manqué pour se traduire en vastes mouvements collectifs et prendre forme dans les doctrines et dans les rites.

Il y a donc aujourd’hui un déséquilibre énorme entre la pensée religieuse des différentes collectivités chrétiennes d’une part et la culture scientifique moderne de l’autre ; et de là aussi entre la vie religieuse, avant tout extérieure et rituelle, et les profondes agitations de la société démocratique contemporaine. Ce déséquilibre explique le malaise profond des âmes, en fait de religion, et la crise du catholicisme.

Si le sentiment et l’esprit religieux étaient réellement des formes historiques de croyance et d’orientation pratique de l’âme humaine maintenant dépassées, et non les exigences perpétuelles de celle-ci et le fruit naturel du contact de l’esprit avec la réalité, les religions positives auraient marché, pendant la phase actuelle, à une lente et tranquille décomposition. Mais la gravité même et la violence de la crise religieuse et son universalité montrent qu’il y a là une période de recherche anxieuse d’un nouvel équilibre entre la religion et la vie, et non de dissolution de celle-là.

Et de cela, à ce qu’il me semble, il y a deux grandes preuves.

En philosophie, la critique des sciences, de leurs méthodes et de leurs limites, et les études de psychologie, ont établi définitivement le champ propre des croyances, expression provisoire et obscure de la réalité profonde et totale, inaccessible à l’expérience et perçue et sentie par l’esprit qui ne peut orienter que vers elle les fins suprêmes de la vie et de l’activité consciente.

Dans la vie sociale, la démocratie, déjà considérée comme un simple progrès de l’association dans les relations extérieures, économiques ou politiques, apparaît toujours plus comme un *fait de conscience*, comme une communion des biens intellectuels et culturels, qui se répercute ensuite dans les actes et dans les rapports extérieurs. Elle est ensuite la tendance des multiples vers l’Un, le détachement et la venue au jour d’une conscience universelle et absolue des nombreuses consciences contingentes et passagères. La démocratie devient ainsi, dans son intime substance, un fait de caractère religieux de création et de formation des consciences, prises dans la totalité de leur vie.

Dans l’apparente dissolution, laquelle n’est réelle que pour quelques formes historiques, relativement récentes, d’état de la pensée et de pathologie de l’esprit religieux (résumées par quelques-uns dans ce mot : cléricalisme), se dessine déjà, si nous ne nous trompons, un vigoureux mouvement de reconstitution.

### Psychiatrie et sciences médicales.  Le Régicide Lucheni, par Ladame et Régis, in *Archives d’Anthropologie criminelle*[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-10-2)

Docteur Albert Prieur.

Tome LXVII, numéro 237, 1er mai 1907, p. 125-129.

Le 10 avril 1901, MM. les Drs Ladame, de Genève, et Régis, de Bordeaux, munis de toutes les autorisations nécessaires, sont allés visiter dans sa prison de l’Évêché, à Genève, Lucheni, l’assassin de l’impératrice Élisabeth d’Autriche. Leur but était d’arriver, par un examen direct psychique et physique — si tant est qu’il fût facilement praticable, — à établir dans quelle catégorie de criminels il pouvait être classé. Tous deux étaient, par leurs travaux personnels, très sûrement qualifiés pour une telle entreprise ; l’un d’eux a même écrit sur les *Régicides* une étude maintenant classique.

C’est le récit et les résultats de cette visite accompagnés des renseignements fournis par le dossier de la prison, antérieurement et postérieurement à 1901, que les deux psychiatres publient dans le dernier numéro (15 avril) des *Archives d’Anthropologie criminelle*.

Faut-il avec Lombroso, un peu trop fidèle à sa doctrine, voir dans Lucheni le criminel-né, le *delinquente nato*, en l’espèce « un épileptique influencé par l’impressionnante misère du peuple, en Italie » ?

Faut-il, au contraire, avec le Pr Gautier, criminaliste, et le Pr Forel, aliéniste, affirmer que le cas de Lucheni rentre dans la description du régicide type, telle que Régis l’avait déjà formulée dans son étude spéciale, telle qu’il l’a précisée de nouveau dans son Traité de psychiatrie, et telle qu’il la résume lui-même en ces quelques lignes :

Le régicide est, à toutes les époques et dans tous les pays, toujours le même. Ce n’est pas un fou complet, mais un demi-aliéné, un demi-fou, un dégénéré chez lequel se retrouvent les grands stigmates psychiques de la dégénérescence avec certains traits particuliers : hérédité habituellement mauvaise, instabilité, changement perpétuel de métier, de séjour et d’humeur, vanité, irritabilité, impulsivité, lucidité habituelle, comme caractères généraux ; mysticisme, tendance à subir les influences ambiantes, à se passionner pour une cause altruiste (religieuse, politique, nationale ou mondiale) que l’occasion fait surgir, idée fixe, en tuant un grand personnage, d’accomplir, au prix de la vie, une action d’éclat profitable à l’humanité, orgueil érostratique du crime commis, protestation indignée et violente contre l’imputation de folie, courage souvent extraordinaire dans les supplices, analogue à celui des martyrs d’une foi ou d’une idée…

Il est bien évident, après lecture de l’étude de MM. Ladame et Régis, étude qui vient remettre au point un cas si déformé par les nouvelles aussi fausses que sensationnelles lancées par les journaux à diverses époques que c’est Forel qui a raison, et qu’on est ici en présence du vrai et typique régicide tel qu’il est dépeint dans la description précédente.

Sa lucidité, non seulement Lucheni ne cesse de l’affirmer — ce qui ne prouverait pas grand’chose — mais il ne cesse de la prouver, non seulement au cours du procès, mais encore durant son séjour à la prison et pendant le long entretien de quatre heures qu’il eut avec les deux médecins. Pour peu qu’il ait confiance en ses interlocuteurs, il discute avec la plus grande netteté : ainsi, par exemple, il se défend d’avoir jamais été anarchiste au sens propre du mot. Il dit : « L’ordre ne peut régner sans maître dans une famille de huit personnes : à plus forte raison dans des familles de millions d’individus. » Comme on lui demande un autographe, il écrit : « La société est bien gouvernée quand les citoyens obéissent aux magistrats et les magistrats aux lois. » Il explique son crime par ce fait que rien ne le révolte comme l’idée d’injustice et que la société a été cruellement injuste vis-à-vis de lui, non seulement dans son enfance abandonnée aux caprices d’une série de maîtres indifférents ou haineux, mais quand, adulte, il demanda à servir son pays et ne trouva que prisons successives, ou quand soldat — et bon soldat — il demanda un emploi à son gouvernement et n’eut jamais de réponse. Une note de police dit qu’en racontant ce dernier fait, lui, si calme et toujours souriant, s’excite et paraît exaspéré par ce seul souvenir.

C’est d’ailleurs cet incident qui assombrit son caractère, le porta à s’inquiéter des imperfections sociales et à fréquenter les feuilles et les réunions révolutionnaires :

« Un jour, un orateur s’étant écrié dans son discours : Pour un sou vous vous faites tuer, pourquoide votre côté, ne cherchez-vous pas à tuer les grands ? Il pense que si un député parlait de la sorte, *c’est qu’il manquait quelqu’un pour être le premier*. » Il résolut d’être celui-là. Pourquoi vous, lui demande-t-on ? Parce que, répond-il, l’injustice m’avait frappé plus que les autres. Peu lui importait d’ailleurs la victime. Il avait choisi d’abord le prince Henri d’Orléans, dont les journaux lui annonçaient la venue : le prince n’arrivant pas, il frappe l’impératrice Élisabeth en se disant : « Voilà, Société, ce que tu fais de tes enfants. »

Il s’émeut un peu en racontant, en mimant son acte. Il le regrette même parfois, quand il trouve de la douceur chez ses gardiens, mais il n’en persiste pas moins à attribuer à son geste quelque chose de providentiel, et à y voir un avertissement de la divinité. Bien qu’il nie avoir aucune religion, il dit à ce propos : « La question est là : ou Dieu est avec moi, ou il n’existe pas. »

Il lit beaucoup, avec passion, et ses lectures, dont il est très fier, s’adressent aux auteurs les plus sérieux : Montesquieu, Voltaire… Il a acquis ainsi une certaine érudition dont il aime à faire étalage. Constamment il cite ses auteurs et le plus souvent avec exactitude et à propos.

Il se complaît dans la lecture de la Bible, qu’il trouve très intéressante et qu’il cite dans sa conversation avec tous les détails de la référence, comme lorsqu’il nous dit par exemple : *Fuore di me*, vous ne pouvez rien faire (saint Jean, chap. VII).

D’ailleurs les accès de folie qu’avaient annoncés les journaux depuis son internement à l’Évêché sont de pure invention et n’ont jamais été constatés par qui que ce soit.

Lucheni n’a ni idées délirantes proprement dites, ni hallucinations diurnes ou oniriques, ni même des obsessions. Mais c’est un instable et un impulsif. Il s’anime en parlant. Et lorsque la conversation l’intéresse et le passionne il devient rouge et tremble de façon très marquée.

Cette irritabilité, cette impulsivité se remarquent surtout quand il se croit victime d’une injustice : la colère s’empare de lui tout d’un coup. Il dit que, dans ces cas, le sang lui monte à la tête, il éprouve un choc à la nuque, comme un coup de râpe. C’est ce qui explique les violences auxquelles il se livra à trois reprises différentes depuis son internement. La première fois, le 28 février 1900, il voulut tuer le directeur, parce que celui-ci, s’appuyant sur le règlement, ne l’avait autorisé à emprunter qu’un livre par semaine, au lieu de deux qu’il réclamait. Or Lucheni avait toujours eu pour le directeur des sentiments de déférence et de respect : il lui demanda d’ailleurs pardon dans une lettre curieuse, trois mois après. Dans deux autres circonstances, en 1902, à la suite d’observations que lui tirent ses gardiens, il bondit sur eux et leur aurait peut-être fait un mauvais parti si on n’était survenu à temps.

C’est cette même impulsivité qui le fait se cabrer quand il entend une affirmation qu’il croit injuste ou fausse, et qui le fait protester violemment, même à l’encontre de ses intérêts, comme cela se voit fréquemment au cours de son procès.

D’ailleurs, de ses intérêts il se préoccupe assez peu ; il est surtout attaché à la défense de ses idées. Il n’en est pas de même quand il s’agit des intérêts des autres qu’il croit lésés. C’est que, comme les régicides vrais, il est imprégné d’un altruisme qui est d’ailleurs pour lui la raison, l’explication et l’excuse de ses actes, en dehors, bien entendu, de scs accès impulsifs proprement dits, où seule la colère agit.

C’est l’altruisme qui, comme nous l’avons vu, l’a dirigé vers l’assassinat, en lui faisant ainsi donner le signal, qu’on réclamait, des revendications des opprimés. Il en donne de fréquents exemples depuis son incarcération. Ainsi il ne s’est jamais plaint de son séjour à la prison, ni de ses punitions de cachot, ni de la perspective de la perpétuité de son internement : il a même à ce sujet une certaine philosophie et dit : « La vie est brève. *Fugit irreparabile tempus.* »Mais il s’émeut quand il parle des deux mois de prison préventive que fit son camarade le menuisier Martinelli, qui fabriqua un manche en bois pour la lime qui blessa à mort l’impératrice. Lucheni ne cesse de répéter que Martinelli ne savait rien et il ajoute « qu’il regrette davantage l’emprisonnement de deux mois de cet homme, dont il fut cause, que sa condamnation à perpétuité ».

Un autre exemple bien intéressant du caractère particulier de Lucheni est celui-ci, que nous devons à MM. Ladame et Régis.

Le vendredi 25 avril 1905 il demande à parler au directeur de la prison, et lui explique que, violemment indigné par la lecture des *Annales politiques et littéraires* du dimanche précédent, il voulait écrire auxdites Annales pour protester. Comme on lui répondit que le règlement s’y opposait, il demanda qu’on découpât l’article, qu’on le collât sur une feuille de papier au dos de laquelle il formulerait sa protestation. Ce qui fut fait. La feuille a été conservée au dossier.

Ce qui avait indigné Lucheni c’est que le rédacteur de l’article, parlant du châtiment des criminels par la captivité perpétuelle, écrivait en racontant qu’il avait pu jeter un coup-d’œil dans la cellule où *moisissait* Lucheni :

Je sens encore le frisson d’horreur qui me parcourut les os, à la vue du misérable ; il ne se savait pas regardé, il tournait comme une hyène en cage… Vous représentez-vous les semaines succédant aux semaines, les mois aux mois, les années aux années, et ce captif n’ayant d’autre horizon que les murs de sa geôle, s’y cognant le front, ou bien, frappé de stupeur, les contemplant d’un air morne, glissant peu à peu dans l’abrutissement, dans la folie ?

Or, Lucheni, indifférent à tout ce qu’on pouvait dire de lui et de ses actes, ne put supporter qu’on accusât la ville de Genève de lui faire mener une existence si misérable, et répond vertement à l’auteur qu’il a été victime de son imagination, que, loin de vivre sous terre, il habite au deuxième une cellule *peinte à l’huile*, pareille aux chambres des fonctionnaires français, d’où il assiste au lever et au coucher du soleil. Puis il ajoute, et cela donne un bien curieux aperçu du caractère de Lucheni :

… Je vais donc faire un petit tour, comme une hyène dans sa cage, simplement pour vous contenter. À gauche, en entrant, voici le lit digne pas seulement d’un rustique tel que moi, non, mais d’un sybarite ; voici la lumière et la sonnerie électrique pareille à ceux de l’Hôtel du Trocadéro ; un miroir, marque : Saint-Gobain, à moins qu’elle ne soit une contrefaçon. Voici un porte-manteau à 6 branches, ce qui signifie, ce me semble, qu’on me donne de quoi l’occuper. Je m’ôte, en ce moment mon bonnet, car me voici arrivé devant mon… sanctuaire, c’est-à-dire une étagère à trois étages, bien garnis non pas d’araignées et cafards — non — sauf quelques balourdes mouches, les insectes sont totalement inconnus dans cette prison, mais par des livres ; des livres, non pas ordinaires, comme l’extérieur de ma personne pourrait vous le faire croire, mais de ceux qu’on appelle *classiques*… Les voici : 1er étage, Montesquieu au complet ; de J.-J. Rousseau il n’y manque pas grand’chose ; le 3e étage ploye sous le poids des historiens romains, je préviens sa rupture en le soutenant avec du Montaigne et du Pascal qui se trouvent au 2e ; c’est à cet étage que se trouvent mes nombreux livres et cahiers d’école où j’ai le plaisir (sous les ordres d’un professeur très consciencieux), d’apprendre le français, puis également l’allemand. Dante, que je connais à mémoire, je l’ai relégué sous le lit. — En outre, mais je crois que cela suffira, n’est-ce pas, pour vous convaincre que les Barbares Genevois font subir à leurs prisonniers des tortures atroces

Puis il parle de la nourriture, notamment du café au lait et du chocolat, des raffinements de toilette inconnus de lui jusqu’alors, tels que les chaussettes et les caleçons, et il termine en disant :

Comment avez-vous pu permettre qu’un de vos collaborateurs ait eu l’audace de calomnier cette bonne Suisse, et qui est plus, ce beau, ce noble canton de Genève, ce morceau de paradis que les Dieux semblent l’avoir oublié ici sur terre exprès pour le donner en exemple aux autres peuples…

Les documents apportés par MM. Ladame et Régis doivent faire disparaître les dernières objections qu’on eût pu être tenté d’apporter à l’admission de Lucheni dans le cadre aujourd’hui si nettement délimité des régicides de tous les temps.

### Art ancien.  Teodore de Wyzewa : *L’œuvre peint de Jean Dominique Ingres* (Frédéric Gittler) [extrait][§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-10-3)

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome LXVII, numéro 237, 1er mai 1907, p. 154-160 [158].

## Tome LXVII, numéro 240, 15 juin 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-13)

### La question religieuse. Enquête internationale [V][§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-13-1)

Tome LXVII, numéro 240, 15 juin 1907, p. 625-656 [630, 634-635, 638-639, 645].

[…]

#### M. Gian Pietro Lucini. Homme de lettres (Italie)

I. La Foi, comme manifestation du sentiment, ne s’abolira jamais.

II. Qu’il y ait une mystique de la nature, comme il y a une physique : rite et science, intuition et expérience.

III. Une théorie de l’abstention systématique et volontaire à la croyance déiste serait une théorie négative. L’Athée ne produit pas ; il s’annihile, comme le fakir, quoique inversement : deux désordres.

IV. La Religion est l’Art de la Foi. Or, chaque art évolue, suit le temps, sollicite les poètes ; Dieu est un réflexe du génie créateur qu’interprètent l’époque et ses nécessités. — Les Dieux se reproduisent idéologiquement selon les modifications sociales et intellectuelles, les différences organiques des races, les bigarrures des mœurs, la physiologie des individus. Dieu est et sera toujours un *Être en évolution*. Car l’humanité souhaite son Dieu à son image (même l’homme de Blanqui, qui n’a ni Dieu ni Maître) décorativement représentatif de ses aspirations. — Avec Dieu l’homme hypothèque sur l’avenir et sur l’immortalité la présomption égoïste de *se* survivre. Avec Dieu, l’art se fait ministre gnostique et le poète l’explicateur de la nature. Dieu-utilité. Or, il est un *locus communi sermonis*, un mot catégorique, comme tant d’autres, avec lequel nous représentons des illusions, des images : donc signification d’une méthode. Concorder dans l’unité générale, c’est le rêve. — Leibnitz, qui eut la passion de l’unité et de l’harmonie, répète mystiquement : « La gloire de Dieu n’est pas seulement l’immuable et l’éternel ; elle est le devenir naturel et l’humanité le fragment. » Mais l’Art et la Science, c’est-à-dire la Foi et la connaissance la répandent et l’augmentent, successivement : aussi la religion se ploie à toutes ces métamorphoses en détermination d’une philosophie de la vie ; philosophie potentielle et cinétique. — Peut-être que Dieu est le dernier échelon de la série biologique à la découverte duquel marchent les Arts, les Sciences, les Religions. — Le Dieu d’une Époque industrielle est mécanique.

V. L’Idéalisme déterministe et expérimental est la doctrine qui nous révèle le Dieu-Nature, positivement, sans les images et les symboles de la révélation.

VI. À mon avis, la crise actuelle est une manifestation anticléricale, non pour la dissolution de l’idée religieuse *en soi*, mais pour l’intégration d’un dogme scientifique-religieux. Le Poème est son *acte de foi*. Son utilité sociale fiance le rêve, besoin passionnel, avec la réalité, constatation sensorielle et musculaire. Le mouvement est *en synthèse*. — Il y a aussi réaction contre un formulaire imbécile et dépourvu de valeur, et une renaissance idéaliste : nous demandons, de par la conscience moderne, la décadence d’une institution qui nous répugne, incapable de satisfaire au besoin de certitude et de repos qui nous angoisse.

### **La Curiosité.  Troisième vente Sedelmeyer : tableaux des Écoles flamande, italienne, espagnole et des Maîtres primitifs [extrait]**

Jacques Daurelle.

Tome LXVII, numéro 240, 15 juin 1907, p. 762-765 [763-765].

C’est toujours MePaul Chevallier qui dirigea **la troisième vente Sedelmeyer** et c’est toujours à M. Féral que fut confiée l’expertise.

L’exposition eut un succès égal à celui des expositions précédentes. Il s’agissait, cette fois, des tableaux des Écoles flamande, italienne, espagnole et des Maîtres primitifs, soit un ensemble de 251 tableaux. Comment, en si peu de temps, s’arrêter devant chacun, l’examiner, en retenir les mérites ou les défauts ? Vendeurs, commissaires-priseurs, experts ont juré de provoquer une épidémie de méningite ! Combien on souhaiterait des ventes moins copieuses, mais plus nombreuses et réparties sur un espace de deux ou trois mois ! Depuis longtemps le vœu est unanime et personne n’en tient compte ! Et il est encore des gens qui croient que l’Humanité est susceptible d’amélioration !

Marchons donc à la vapeur, — faisons même du « deux cents » à l’heure, bien qu’à regret !

[…]

Les noms les plus divers parmi ceux des maîtres italiens figuraient dans la collection Sedelmeyer. C’est même une chose à noter que cette quantité et cette qualité des œuvres italiennes.

Les enchères les plus fortes furent réservées à deux peintures du Titien : *le Portrait d’un seigneur vénitien* monta à 119 000 fr., *le Denier de César* à 104 000 fr. Un amateur donna ensuite 46 000 fr. d’une toile vigoureuse, peinte avec un art minutieux par Bartolomeo Veneto. Une autre enchère importante, 21 500 fr., alla à un *Portrait de jeune fille*, par Bernardino Luini, d’un sentiment exquis.

*La Vierge du duc de Lorraine*, attribuée à Raphaël, ne dépassa pas 10 000 fr. ; *la Vierge et l’enfant Jésus*, de Botticelli, ne fut poussée qu’à 5 000 fr. ; *la Vierge en prière*, du Pérugin, fit 15 100 fr. […].

Tout le reste fut dispersé à des prix honorables. Et ainsi le produit de la troisième vente Sedelmeyer s’éleva 1 395 270 fr., ce qui porta à 5 238 690 fr. le total des trois premières ventes.

## Tome LXVIII, numéro 244, 15 août 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-17)

### Archéologie, voyages.  Ch. Diehl : *Palerme et Syracuse*

Charles Merki.

Tome LXVIII, numéro 244, 15 août 1907, p. 692-697 [695-696].

Nous retrouvons avec plaisir la Collection des villes d’art célèbres avec *Prague*, de M. Léger, et surtout **Palerme et Syracuse**, de M. Ch. Diehl. — De Syracuse, il reste peu de chose, — les Latomies, le théâtre grec, l’amphithéâtre romain, des fragments recueillis par les musées — à coté de quoi l’illustration en est réduite à reproduire : le temple de la Concorde à Agrigente, le théâtre et le temple de Segeste, le théâtre de Taormine. « La moderne Syracuse, revenue à son île étroite d’Ortygie, n’est plus qu’une petite ville proprette et coquette, dit lui-même l’auteur, où des maisons aux balcons élégants qui rappellent la Renaissance bordent les rues parées de larges dalles, où chaque tournant découvre une échappée sur la mer ou bien sûr la vieille citadelle qui domine l’entrée du port de sa masse pittoresque et fière. » Or, ce qu’on vient chercher à Syracuse c’est surtout les souvenirs de la civilisation grecque et il faut véritablement avoir une âme d’archéologue pour essayer de tirer parti de tous les fragments, de tous les pans de murs qui se découvrent et des ruines nombreuses que recèle le sol de la vieille ville afin de l’évoquer au temps de Hiéron II, de Denys l’ancien et de l’Expédition de Sicile. Le musée cependant offre une admirable collection de monnaies et dans la ville, les portails de S. Giovanni et de Santa Lucia, les façades du palais Montalto et du palais Lanzo évoquent le souvenir du Moyen-Âge, tandis que les vieilles et pittoresques fortifications bâties par Charles-Quint et la citadelle à laquelle reste attaché le nom de Georges Maniakès nous remémorent les guerres du xvie siècle. Palerme, au contraire, vit par le souvenir de la domination normande. C’est la chapelle Palatine, Saint-Jean des Ermites, San Cataldo, la Martorana, la Ziza et la Cuba, le dôme de Cefalù, San Spirito et la cathédrale qu’il faut compléter avec le dôme et le cloître de Monréale, œuvre d’un art précieux, dans lequel on reconnaît, unie aux influences normandes, la décoration pour ainsi dire géométrique et en broderie des monuments arabes. Mais né d’une volonté royale et d’une intention politique, cet art ne devint jamais un art national et, malgré un éclat incomparable, il dura peu et se transforma vite. C’est au même ciseau que nous devons le candélabre pascal de la chapelle Palatine, les délicats chapiteaux du vestibule de la Ziza et ceux du cloître de Monréale. C’est le même principe de décoration, oiseaux affrontés, qu’ils soient paons ou faisans, qui dicte le thème de ces chapiteaux et celui des médaillons de mosaïques de la Ziza et de la chambre dite du roi Roger, au Palais Royal. Colonnes antiques, tableaux et parements byzantins, boiseries et plafonds, éclatantes mosaïques d’étoiles semées sur les lambris ou s’enroulant au fût des colonnes, tout cela ne forme qu’un tout, une harmonie et l’art d’une école. Les monuments peuvent être nés de pensées différentes. Ils ont été exécutés par les mêmes mains. Mais le jour où les Hohenstaufen succédèrent sur le trône de Sicile à la dynastie normande, fut pour Palerme le commencement de la décadence. La domination espagnole introduisit ensuite en Sicile un art ronflant, tourmenté, chargé de sculptures, et les architectes qui, au xviie siècle, donnèrent à Palerme sa physionomie actuelle, les peintres et les sculpteurs qui décorèrent ses églises et ses palais vécurent d’emprunts qu’ils firent à l’art de l’Italie continentale.

Complet et bien présenté, d’une illustration heureuse et abondante, *Palerme et Syracuse* de M. Ch. Diehl est certainement un des meilleurs volumes de la collection.

## Tome LXIX, numéro 246, 15 septembre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-18)

***.***

## Tome LXIX, numéro 247, 1er octobre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-19)

### Lettres italiennes[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-19-1)

Ricciotto Canudo.

Tome LXIX, numéro 247, 1er octobre 1907, p. 549-554.

#### Les jeunes prosateurs italiens

Depuis Carducci et d’Annunzio, la prose italienne a cessé de se renouveler. Carducci, politicien et polémiste, ardent et farouche par tempérament et par pose, donna à la prose une vigueur cinglante, une puissance nerveuse d’attaque et une élévation de culture et de pensée, qui, après avoir étonné les polémistes pédants et les conteurs faciles et familiers, se révéla aux générations vivantes comme un enseignement et une promesse assez sûre de renouveau du style littéraire national. D’Annunzio, en transposant tous les rythmes de la représentation artistique dans son esprit éperdument épris de grandiose, et en transposant la vision de la vie toujours un octave ou deux au-dessus de ce qu’il est convenu d’appeler « la réalité », affina le goût de ses compatriotes, et leur inspira le désir tyrannique de « styliser » la vie en l’exagérant continuellement et volontairement dans le sens du profond ou du grandiose esthétique, afin de la représenter en beauté. La génération qui vécut autour de d’Annunzio l’imita, en subit tout le charme, en fut si éprise que, très faible sans doute, elle ne se réalisa point ou se réalisa mal ou peu. Seuls les rares écrivains qui ne suivirent pas le jeune maître, ou qui s’en éloignèrent dès la première heure, ont pu atteindre un degré de réalisation littéraire de quelque intérêt. Mais, en dehors même des tendances esthétiques et des manières littéraires de Gabriel d’Annunzio, qui malgré toutes ses défaillances est en Italie le seul grand artiste vivant, digne de ce beau nom trop profané, l’élévation apportée à la langue par l’auteur du *Triomphe de la Mort* et de *La Fille de Jorio*, est devenue un phénomène organique national dont tout écrivain italien a bénéficié.

Cependant la prose a cessé de se renouveler. On a exagéré les principes d’exaltation du verbe et le virtuosisme de d’Annunzio, son pathos esthétique, et on n’a pas dépassé ni atteint sa puissance d’émotion et d’évocation lyrique ; il demeure comme le styliste-type de la langue italienne renouvelée. Mais la vie spirituelle italienne se continue en dehors de lui. Les préoccupations très modernes, parfois très profondes de la vie intérieure et de la vie sociale, passionnent la multitude des esprits jeunes qui cherchent à leur tour à se réaliser dans le rythme de leur temps. Le maître d’antan est devenu indéniablement le plus grand poète tragique méditerranéen de notre temps. Par cela même il est à peu près isolé dans son pays, où le renouveau du Théâtre, dans le sens de la Renaissance tragique de nos spectacles de plein-air commence à peine à trouver des adeptes non encore fervents. Les écrivains s’élancent dans les domaines de l’analyse intérieure ou de l’analyse sociale. Ils s’étudient et ils étudient. Leurs œuvres sont didactiques. Leur imagination veut enseigner.

Quelques conteurs survivent aux vieilles tendances ; ils content encore avec plus ou moins de bonheur, parfois même d’art, des histoires de pays ou d’individus, et tout se borne au plaisir de les conter, au profit de quelques évocations de vie moderne, qui rarement atteignent la valeur d’une révélation. Mais, en général, une haleine de fièvre, de fièvre collective ou de fièvre individuelle, rend ardentes et même éloquentes quelques-unes des pages les plus récentes des jeunes prosateurs italiens.

#### Angelo Conti : Sul Fiume del Tempo, R. Ricciardi, Naples

Trois livres, parus presque en même temps, révèlent trois tendances de la volonté d’introspection qui émeut quelques esprits et semble pouvoir créer en Italie une intéressante littérature de la vie intérieure.

Un de ces trois livres est dû à un écrivain plus très jeune, et dont la production, restreinte mais très noble d’aspiration et de ton, a éclairé jusqu’ici quelques âmes d’élite. **Sur le fleuve du Temps**, de M. Angelo Conti, est un livre où frémit un véritable printemps des aspirations lyriques d’une race, et qui semble écrit par un enfant phénoménal dont la jeunesse serait égale à une extraordinaire expérience de l’art et de l’âme humaine. M. Angelo Conti est-il vraiment le frère idéal du protagoniste du *Feu* ? A-t-il vraiment joué dans la vie de d’Annunzio le rôle parfait que le frère idéal joue dans le roman ? Toujours est-il que ses évocations de Venise, la manière profondément musicale de découvrir les accords et d’harmoniser les silences de la ville très romantique, certaines cadences même de son style, remémorent les visions ardentes du *Feu*. Le style de ces évocations de paysages héroïques, entrevus « sur le fleuve du Temps », est extrêmement lent, et sa lenteur est laide par moments. Mais la particulière conception esthétique de la vie, qui forme l’originalité, sinon l’étrangeté, de M. Angelo Conti, remplit les pages nombreuses, en étend la signification, leur donne une valeur d’enseignement que dépasse celle d’un simple document d’âme. L’épigraphe de Maître Eckhart :

« Mon œil et ce qu’il voit, sont une chose seule », qui orne comme un cachet mystique le volume, révèle nettement toute la philosophie du poète esthéticien, qui déclare plus loin mépriser la théorie des sources dans l’histoire de l’art, et « trouver dans toute œuvre géniale la continuation et la révélation de ce qui vit dans la nature environnante ».

La vision entièrement, et profondément, subjective de la vie est parfaitement comprise par M. Angelo Conti. Il comprend aussi que la vie n’est que le jeu perpétuel des aspirations et des réalisations, et que l’équilibre de ces deux éléments perpétuels du mouvement *est*toute forme évidente ou occulte, tout organisme physique et métaphysique.

M. Angelo Conti révèle ses théories par des paradigmes choisis le long de son chemin, sur le fleuve du Temps. Il parle des pays et de l’âme des pays qui ont frappé son esprit, et l’ont fait étinceler en images. Il n’a pas organisé des théories dans un système d’esthétique ou de métaphysique satisfaisant. Mais ses tendances, plus que son éloquence souvent ni heureuse ni neuve, sont d’un intérêt très sûr et peuvent être fécondes.

## Tome LXIX, numéro 248, 15 octobre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-20)

### Fin du tour d’Italie en 1811

Stendhal (éd. Adolphe Paupe).

Tome LXIX, numéro 248, 15 octobre 1907, p. 577-605.

#### [Introduction]

On connaît le *Journal de Stendhal*, exhumé de la Bibliothèque de Grenoble et publié en 1888 par M. Casimir Stryienski, avec une préface de M. de Nion. Ce fut la première série des œuvres posthumes de Beyle, dont la mise au jour valut à M. Stryienski une renommée incontestable, sans compter la reconnaissance intime de tous les Stendhaliens.

Le *Journal de Stendhal*, relatant les événements de son adolescence, et, en quelque sorte, son éclosion intellectuelle et sentimentale, est un document de premier ordre. Quoique diversement accueillie par la presse, cette autobiographie a permis à de nombreux critiques de renouveler l’exégèse stendhalienne.

M. Stryienski raconte dans son introduction du *Journal* que plusieurs des cahiers furent perdus, le journal de 1807 et 1808, et celui de Russie (1812) entre autres.

Voici, cependant, un important fragment, en possession aujourd’hui de M. C. Stryienski, et provenant de la collection de M. Auguste Cordier, à qui nous laissons la parole :

« Le texte est de la main d’un copiste, très incorrect, avec notes, annexes et corrections de la main de Stendhal.

« Le cahier porte ce titre : *Fin du tour d’Italie en 1811*. La pagination, commençant à 99, donne à penser qu’il manquerait la première partie de ce voyage, comprenant dès lors les pages 1 à 98. La partie que nous donnons ici étant datée du 8 octobre 1811, de Naples, nous n’avons pas l’intervalle compris entre cette date d’arrivée à Naples et celle du départ de Milan, précisée dans le*Journal*, à la page 407, par cette phrase : “Je partis de Milan à 1 h. 1/2 le 22 septembre 1811.” Ce voyage a été imposé à Stendhal par la comtesse Simonetta, par prudence, après l’entrevue notée à la page 406 du *Journal* : “Le 21 septembre, à 11 h. 1/2, je remporte cette victoire si longtemps désirée.”

« L’absence durera un peu plus d’un mois, du 22 septembre au 24 octobre suivant. Stendhal, fort amoureux, passe ce long mois à Florence, à Naples, à Ancône dans l’impatience du retour et n’apportant qu’un intérêt fort distrait à tout ce qu’il voit, ainsi qu’il le dit : “J’écrivais tout cela avec ennui et lassitude.” Il revient enfin à Varèse, le 24 octobre, y retrouve la comtesse Simonetta, et leurs amours continuent jusqu’au 13 novembre, date du retour de Stendhal à Paris, son congé si heureusement rempli pour lui étant expiré.

« Il reviendra à Milan en 1813, reverra sa *fair Angela* et complétera sur ce manuscrit toutes ses impressions de 1811.

« Le document que nous reproduisons ici comblera une lacune qui se trouve dans le *Journal de Stendhal*, à la page 410. Muet sur le séjour de Stendhal à Naples, ce journal se trouvera ainsi complété. Le récit du voyage suit pas à pas les cahiers 32 et 33 du journal de 1811, mais ici de nombreuses notes autographes de Stendhal, ajoutées en 1813, augmentent considérablement les 8 pages du texte de l’édition du *Journal*, et forment environ cinquante pages des plus intéressantes, tant au point de vue des observations du voyageur que de l’histoire de ses amours avec Mme Piétragrua, alors comtesse Simonetta.

« Cette partie si intéressante de la vie de Stendhal, effleurée seulement dans les 32e et 33e cahiers du journal de 1811, qui ne sont en réalité que des notes, se trouve ici complétée et forme un ouvrage absolument inédit. On aura donc ici le double intérêt d’une œuvre inconnue fort curieuse à lire et d’autographes dont les incorrections ont été scrupuleusement respectées. »

Nous adressons tous nos remerciements à M. Stryienski, qui a bien voulu nous confier la publication de ce manuscrit et nous permettre d’en faire profiter ceux qui s’intéressent à la biographie du Maître.

ADOLPHE PAUPE.

[…]

##### Chapitre LVIII[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-20-1-2-2)

Jeudi, 10 octobre 1811.

À une heure du matin, nous partons pour le Vésuve, le Vicomte, M. Long, sa femme et moi. Mme Long se trouve mal au milieu de la montée sur le mâchefer. Le Vicomte lui donne des secours. (M. Long était déjà en haut, moi à mi-côte, examinant le Vicomte et excédé de fatigue. 1813.) Nous sortons de la maison de l’hermite à 4 1/2, nous faisons encore une lieue sur nos ânes ; et enfin entreprenons la grimpée la plus pénible que j’aie faite en ma vie. Il faut se presser beaucoup moins et n’avoir pas mangé chez l’hermite, mais déjeuner sur le cratère.

J’ai été surpris en ne voyant pas l’enfer bouillir au fond du cratère. La description, à un moment de loisir. La plus belle vue du monde, probablement, est celle dont on jouit de la maison de l’hermite. Il y a un livre où nous trouvons une platitude signée Bigot de Préameneu, conseiller d’État en France. Pas une chose sensée, ce qui est étonnant. Les noms de Mme de Staël et de Schlegel. Le Lacryma Christi est imbuvable pour moi. C’est du vin ordinaire de Bourgogne, dans chaque bouteille duquel on eût fait fondre deux livres de sucre. C’est cela et non pas un goût de muscat.

Les raisins sont encore sur la vigne aujourd’hui 10 octobre.

Nous sommes de retour à 9 h. 1/2. Je vais à la poste, elle était fermée. J’y retourne à 5 h. et j’arrête une place pour partir par le courrier du 11 octobre. (Elle me coûte 40 frs. de Naples à Terracine : on m’attrape de 4 à 5 fr.) Le soir, je vais encore à Chiaja. Je comptais entrer à Saint-Charles, mais la fatigue l’emporte et je me couche à dix heures.

[…]

##### Chapitre LXXV

Milan, 29 octobre.

Je comptais commencer ce journal par la copie d’une lettre d’amant malheureux que je viens d’écrire à la comtesse Simonetta. Mais la copier serait encore beaucoup plus ennuyeux que l’écrire, et c’est beaucoup dire.

Le ciel m’est témoin que j’ai écrit hier à A. une lettre d’amant malheureux pleine de délicatesse et d’un style ferme. Elle était dans le genre de Duclos et n’aurait pas fait tache (?) dans les mémoires du comte de \*\*\*. Voyez ce que c’est que les écoles différentes, les diverses manières de voir la nature ! Cette lettre a paru détestable à A. « Est-ce que vous écririez comme cela si vous étiez malheureux ! me disait-elle ce matin. *Street of two Walls.* C’est là que je l’ai vue pour la première fois en liberté. Je cherchais à ne pas penser à ce rendez-vous avant d’y être, pour ne pas devenir fou. Je n’ai pas eu le temps d’être naturel et par conséquent de jouir. Je lui ai appris la prolongation de mon congé. Elle, que *her husband* avait appris mon second voyage à la Madona del Monte, de l’homme même qui m’avait accompagné. Notre amour est persécuté par tous les hasards possibles, les deux religieuses, cet homme qui se trouve faire une longue conversation *with the husband*.

Elle m’a répété plusieurs fois que si un de ses amis venait lui conter tout ce qui nous est arrivé, elle s’en moquerait comme d’un roman. Cette idée paraît l’avoir frappée. Elle m’a dit ce soir qu’à Novarre elle écrirait notre histoire. Ce matin, elle était vraiment alarmée. Il paraît qu’il y a des affaires d’intérêt entre Turenne et elle. Je dois me dire qu’il n’en est que plus flatteur pour moi d’obtenir la victoire.

Ce soir, *by her mother*, at 6 h. 1/2, je l’ai vue pendant une demi-heure vraiment amoureuse et belle d’amour.

Nous parlions sur un banc qui se trouve dans la boutique pendant que *the mother* était occupée avec les commis. Nous étions obligés de parler par plaisanteries. Ce genre où il faut être plaisamment tendre est le mien, j’y suis tout naturel et tout heureux. J’ai vu dans ses yeux et dans la rougeur qui couvrait ses joues l’effet assuré du naturel d’une grande âme sur un autre cœur du même genre. Elle m’a parlé de tout quitter et de me suivre en France. Elle m’a dit qu’elle détestait l’Italie. Il paraît qu’elle est trop sûre de l’effet produit par elle sur tout ce qui l’entoure. Elle est tellement au-dessus des autres femmes qu’aucun de ses amis ne peut avoir l’idée de la négliger. On peut être insensible à son mérite, mais une fois qu’on l’a goûté, comme elle paraît seule dans ce genre à Milan il faut rester à ses pieds. Cela pourrait flatter son amour-propre, je ne sais si elle fait le raisonnement nécessaire pour cela. Mais cette certitude la fait bâiller.

Ce matin, toute troublée par tous les hasards qui se tournent contre nous, quand je lui ai annoncé la prolongation miraculeuse de mon congé, elle m’a dit : « Il faut partir. » Elle m’a appris qu’elle allait à Novare. La jalousie *of the husband s’e distata* comme tous les diables. Mais je ne crois pas qu’il ait l’honneur d’être jaloux. Il est le gardien des intérêts de Turenne dont la présence est utile aux siens. On attend ce grand politique ce soir. Il me paraît probable qu’il n’arrive que demain. En attendant, j’ai un rendez-vous pour 10 heures. Mais le coquin de perruquier chez lequel j’ai pris une chambre s’est avisé de suivre A. jusqu’à sa nouvelle maison. (Contrada.)

[…]

##### Chapitre LXXVII

*At two of o oclock the fair Ang. give me the following letter* :

Mercoledì.

(Les dates sont aisées à vérifier — j’ai l’almanach royal pour 1811-1813.)

*Una sol righa per ricordarmi a te, che amo piu della mia vita, e per dir te che la piu fatale combinazione mi hanno tenita togato sino dopo le 11 ; che subito andai al noto sito, ma tu avi digio partito !… Domani, alle ore 10 spero desire piu fortunata e poterti dire quanto ti amo e quanto soffro per te !… P. S. Alle ore sei di questa sira, io passaro davante al cafe del Sanguirico ni vicinanza della mia nuova, la bothega del quale fa angolo alla Contrada del Bochetto…*

Il y a une erreur de sa part. J’ai lu L[anzi] dans la chambre jusqu’à onze heures et demie.

Milan, 30 octobre 1811.

Si elle n’allait pas à Novare, rien ne me manquerait. Je crois avoir ma liberté pendant le mois de novembre. J’ai passé en revue mes fonds, ce matin, j’ai environ 1 646 fr. J’ai payé au bon Milanais 131 fr. pour la moitié des frais de poste de Foligno à Milan, seul, j’aurais dépensé le quadruple.

*Suit of my passion for p*[*ainting*]*. I thought to spend to that* 30 ou 40 *days ever the fame. (I have made the half part in six m*[*ouths*]. 1813.)

*The countess Simonetta has spent one hour and half with me into Walls chamber. She seemed to have pleasure for my account two times, for her, three or four. I want out at 2 1/2.*

J’allai à Berra, il fallait une permission que je vins chercher. Je trouvai de l’intérêt à une peinture de Giotto et à un tableau d’André Manteigne, *because I have a stravagant, which cost me gia f. 104. This idea should make me forlorn my time à Mocenigo but se (see four lines in the original page…)*

## Tome LXIX, numéro 248, 15 octobre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-21)

### Histoire

Edmond Barthèlemy.

Tome LXIX, numéro 248, 15 octobre 1907, p. 704-709.

[…]

#### Philippe Monnier : Venise au XVIIIe siècle, Perrin

Le peuple était gouverné avec douceur, mis à portée de satisfaire facilement à ses besoins ; en un mot, assez heureux, et même agréablement distrait par des fêtes, des spectacles, qu’un gouvernement, grave d’ailleurs, mais qui avait des vues d’édilité, prenait soin de multiplier ; aussi le peuple de la capitale a-t-il constamment manifesté un véritable esprit national. Ce patriotisme avait plusieurs causes : l’antiquité de la république, de glorieux souvenirs, les moyens que le commerce offrait pour subsister, et la singularité du site de Venise, qui ne permettait pas à ses citoyens de retrouver ailleurs les mêmes habitudes.

Ainsi s’exprime Daru, en son sérieux style empire qui porte le roi de habit brodé du haut fonctionnaire, au tome VII de son *Histoire de Venise*. Qui aurait dit qu’un mot, qui se détache dans cette grisaille de considérations académiques, le mot « singularité » appliqué au site de Venise, serait devenu, au bout d’un siècle, à l’issue des accroissements de l’érudition et des apports de la couleur, le thème fécond, varié, inépuisable du charmant livre que voici :

L’âme est hilare, remarque à son tour, de Venise, M. Philippe Monnier. On rit si gaiement. C’est que rien que par elle-même déjà, Venise offre toute la drôlerie d’un anachronisme. C’est une île et comme la plupart des îles, choses risibles, elle abrite des mœurs bizarres, qui n’appartiennent qu’à elle, et frappent l’étranger de surprise. À l’homme du continent, tout apparaît curieux, singulier, divertissant, de cette civilisation lointaine aux formes imprévues, aux modes impayables, dont aucun geste ni aucun rite n’a changé.

Et M. Monnier s’est donc diverti tant qu’il a pu. Il a ramassé, en 400 pages, la collection complète des singularités vénitiennes. Au xviiie siècle, elles foisonnèrent comme jamais ; et c’est l’époque choisie par l’auteur. Venise, dans l’Europe du xviiie siècle, c’était un peu Nice et Monaco dans l’Europe du xixe. Le rapprochement, d’ailleurs, doit se bornera cette analogie très générale, car rien, dans ces modernes centres du plaisir, ne soutiendrait, bien entendu, la comparaison. Où trouver ailleurs, et dans quel autre temps, un spectacle comme celui de cette immense création millénaire, Venise, de cette histoire qui, le long des siècles, accumule toutes les gloires, toutes les somptuosités, toutes les tragédies, pour finir… en un éclat de rire ; qui fait servir les matériaux inouïs d’une civilisation qu’un effort titanesque étendit sur tout l’Orient… à l’ornement du carnaval où s’acheva la vie de la « cité joyeuse » ? M. Philippe Monnier a, sous ce rapport, laissé peut-être de côté la moitié de son sujet, et je m’expliquerai bientôt là-dessus. Ce qu’il nous donne est d’ailleurs considérable, cette Venise du xviiie siècle, étudiée, ou plutôt racontée, décrite (car rien de plus descriptif que ce livre) dans cette nuance d’âme qui fut la sienne, singulière, mais heureuse en sa légèreté harmonieuse ; dans cette nuance, composée, en sa claire unité, de légèreté, de festivité, de sensualité fine, de galanterie ingénieuse, de tendresse, d’esprit, de sens du comique et du menu, avec la largeur de son amour de la mélodie et de l’éclat de son amour de la couleur. C’est ceci qu’expriment au xviiie siècle ses poètes, ses artistes, ses auteurs, ses gazetiers, ses aventuriers, spirituellement étudiés par M. Monnier,« Goldoni, les deux Gozzi et la Rosalba, Guardi et le Buranello, Da Ponte, Casanova, les Granelleschi, etc. ». C’est ce qu’ils expriment « en miniatures et mélodies, en comédies et chansonnettes, en tableautins, en escapades et lestes choses ».

Groupons les chapitres : les trois chapitres de psychologie générale : « La Vie légère » ; « les Fêtes, le Carnaval, la Villégiature » ; « les Femmes, l’amour et le cavalier servant » ; le chapitre dédié aux gens d’esprit, résumés en Gasparo Gozzi, le critique et gazetier ; le chapitre sur la musique, le chapitre sur la peinture ; les trois chapitres sur le théâtre vénitien : le premier nous décrivant l’ancien théâtre à masques, la *Commedia dell’arte* ; le deuxième étudiant la comédie plus large, plus humaine et cependant toujours essentiellement vénitienne, de Goldoni ; le troisième montrant, dans les pièces de Carlo Gozzi, le retour à la vieille comédie italienne des Truffaldins et des Pantalons ; enfin, après une esquisse verveuse des aventures de Casanova, le tableau de la bourgeoisie, « dont les anciennes vertus se dissolvent à l’air nouveau », et du peuple, « admirable réserve sociale », mais qui n’a « jamais pris conscience de ses droits ». Et, par ailleurs, la noblesse est dissoute. Aussi quand c’est « fini de rire », quand arrive Bonaparte, le dur jeune homme à la vie de privations et d’efforts, « maigre, impérieux, taciturne », l’effondrement est-il soudain et total. J’y sens cependant plus de douleur que, tout étourdi des grelots de ce long carnaval secoués pendant quatre cents pages, M. Monnier ne semble en avoir perçu. S’il y eut bien de l’indécence, ce fut aussi une scène noblement tragique, que celle où l’ex-doge Ludovico Manini, le dernier doge de Venise, au moment de prêter serment d’obéissance entre les mains de Pesaro, son propre compatriote devenu commissaire autrichien, fut saisi d’une telle émotion qu’il tomba sans connaissance. Je cherche en vain cette scène aux dernières pages du livre. Cette minute suprême y manque.

C’est qu’aussi, plein de verve, d’invention même, dans le rendu des nuances légères, spirituelles, tendres, lumineuses, délicieusement singulières, d’une civilisation de joie et de couleur enfermée dans une île, — avec une érudition minutieuse et savoureuse aidant, à chaque page, aux trouvailles de plume, — le style de ce livre ignore un peu trop (j’entends bien qu’il ne pouvait pas les constater au xviiie siècle) les grands côtés de l’histoire de Venise, la largeur, la gravité. Les patriciens de la Dominante ne se sont pas toujours dépêchés, pour aller au Carnaval, de déserter la salle du Conseil, « la manche de leur habit d’Arlequin déjà passée ». De la Venise héroïque à la Venise carnavalesque, il aurait fallu peut-être ménager plus longuement la transition. Transition profonde et pathétique ! Tout un arrière-fond de mâles et graves fastes doit s’évoquer sous la fête du xviiie siècle. À nous faire voir plus loin que celle-ci, l’historien eût, dans celle-ci même, mis un tragique secret, qui eût complété l’évocation psychologique. C’est dans ce sens, disions-nous plus haut, qu’une partie, inséparable, du sujet n’est point traitée. Cela n’empêche pas ce livre d’être l’une des plus remarquables œuvres d’histoire pittoresque parues depuis quelque temps.

## Tome LXX, numéro 249, 1er novembre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-22)

### Trois nouvelles

Giovanni Papini (Traduit de l’italien par Mme F. Luchaire-Dauriac).

Tome LXX, numéro 249, 1er novembre 1907, p. 93-109.

[…]

#### Celui qui ne put pas aimer……

Depuis que Don Juan a pris femme, il est presque impossible de le rencontrer hors de chez lui, — surtout le soir. Ses cheveux gris et clairsemés, ses épaules un peu voûtées et aussi — pourquoi ne pas le dire ? — un catarrhe obstiné, désormais chronique, le tiennent éloigné du monde et de ses pompes. Pourtant, un soir de mars, je vis Don Juan Tenorio causer, dans un lieu public, avec Jean Buttadeo, dit le Juif Errant.

Au milieu de la ridicule majesté d’une brasserie à l’allemande, sous un globe électrique à l’éclat impudent, les deux hommes parlaient et secouaient leurs têtes grises, sans regarder la foule des femmes aux lèvres trop rouges et des jeunes gens anémiques et ennuyés qui étaient là, désœuvrés, et buvant de la bière, tout autour d’eux. Les deux apparitions légendaires avaient bu leur café, et ne paraissaient pas songer qu’il y ait au monde des amateurs de *folklore*et des professeurs de poésie comparée. Ils vivaient et parlaient comme vous et moi, et leurs paroles m’arrivèrent distinctes et compréhensibles dès que je m’approchai de la table de fer à laquelle ils étaient assis. Une chaise était encore libre auprès d’eux et je m’y installai. Les deux vieillards n’interrompirent point leurs discours, et me regardèrent à peine à la dérobée, en souriant, comme si j’étais un ami d’enfance qu’ils eussent quitté peu d’instants auparavant.

« Ce n’est pas facile, non, ce n’est pas facile — affirmait énergiquement Don Juan — de donner une explication de mon histoire et je mourrai peut-être avant que l’on découvre le secret de ma vie. J’ai été quelquefois dans les théâtres où l’on représente mes hauts faits, et j’ai ri plus que les autres à ces parodies naïves qui font de moi un insatiable libertin, pétri de luxure et de vanité, et finalement entraîné en Enfer par la vengeance du Commandeur et de Dieu. Oh ! la douce, si douce chose que n’être pas compris de ces rois du parterre ! Pas même Molière, qui pourtant était courtisan et comédien, n’a compris ce que j’étais. Sous mon justaucorps bleu marin, sous mon chapeau à la plume noire et solitaire, nul n’a su voir. Séductions, baisers, fuites nocturnes, escaliers secrets, rendez-vous insidieux, guets-apens et rapts, bals masqués et banquets, et le blanc monument et la dernière fête — tout cela qui était extérieur, conventionnel, fictif, tout cela, mais rien que cela, a été vu par les auteurs de tragicomédies et de poèmes. Un séducteur pittoresque, un cavalier fantaisiste, un amoureux volage : voilà ce que je suis pour tous ceux-ci et pour ceux qui les usent. Et pas un seul parmi tous ces grands révélateurs du cœur humain n’a découvert la cause désespérée de toutes mes aventures ; pas un seul n’a deviné que je fus libertin malgré moi, et volage contre mon désir.

Si je pouvais évoquer les nuits de ma première adolescence, lorsqu’avant de m’endormir j’essayais d’imaginer, de décider ce que devait être ma vie ! Jamais il n’y eut d’enfant plus doux et plus pur que moi. Je songeais à l’amour comme à une chose sacrée et la femme était pour moi une sorte de mystérieuse récompense qui m’attendait au seuil de ma jeunesse. Et la jeunesse arriva, et le printemps vint, et les étoiles tremblèrent, et les arbres reverdirent et les femmes se vêtirent de leurs belles robes claires. Mais l’amour ne vint pas. L’amour resta pour moi un mot… Je ne ressentis aucune de ces palpitations qui font pâlir brusquement les visages des hommes. Je n’eus pas de sursauts et de frissons à la vue d’un cher visage, au son d’une voix chère. Mes sens s’éveillèrent, mais mon cœur resta calme, tranquille, réglé comme auparavant. J’avais le désir de l’amour, mais non le pouvoir d’aimer. Je sentis alors que je n’aimerais jamais, que je ne pourrais jamais connaître les égarements et les ardeurs de la passion. Je sentis alors que je pourrais posséder des femmes, que je pourrais me faire aimer d’elles, mais que je ne réussirais pas une seule minute à agiter mon cœur ou à troubler mon âme. Dans les premiers temps, je ne voulus pas croire à l’impossibilité où j’étais d’aimer et je cherchai par tous les moyens à démentir mes premières expériences. Car je croyais à la beauté et à la grandeur de l’amour et je ne voulais pas que les femmes fussent pour moi seulement un jeu et un divertissement. Je cherchai donc à créer en moi, à tout prix, la passion de laquelle je me sentais incapable spontanément ; j’essayai de toutes les méthodes pour être, moi aussi, fût-ce une seule fois, enveloppé par la flamme folle de l’amour.

« Je crus que je pourrais y parvenir en agissant en toute chose comme si j’étais déjà épris, espérant qu’à force de répéter certaines paroles et de faire certains actes je ferais naître en moi aussi le sentiment auquel ces paroles et ces actes servent d’expression chez autrui. En conséquence, je feignis l’amour à la perfection, et j’imitai tous les gestes, les sourires, les regards, les paroles, les expressions dont les amoureux font usage. Je répétai mille et cent mille fois les imaginations les plus tendres, les confidences les plus ardentes, les morceaux les plus passionnés de la lyrique passionnelle — je baisai, je caressai, je soupirai, je passai de longues heures sous une fenêtre ; j’attendis des nuits entières, enveloppé dans mon manteau, l’apparition d’une lumière connue, j’écrivis des lettres insensées, je me forçai à verser des larmes d’émotion et je finis par me compromettre aux yeux de tout le monde en engageant solennellement ma foi à une jeune fille que ma comédie amoureuse n’avait que trop émue. Mais tout ceci fut en vain. Vaines furent mes feintes minutieuses étudiées sur les modèles les plus parfaits, et sur les livres les plus célèbres. Je continuai à être incapable de véritable amour ; je dus reconnaître cent fois, chaque jour, à chaque instant, ma radicale impuissance d’aimer.

« C’est alors que commença ma vie légendaire, celle qui a fait de moi le type du libertin inconstant. Jusqu’alors j’étais resté pur même de corps, et j’avais cherché de toute mon âme cette affection puissante et terrible dont tous les hommes sont saisis au moins une fois. Mais en face de mon incapacité passionnelle je n’eus pas le courage de me résigner. Je voulus encore et pendant toute ma vie tenter le sort. J’espérai que peut-être, à l’improviste, l’amour jaillirait à pleines ondes dans mon cœur, rendu plus intense et plus impétueux par cette longue attente. Je crus que jusqu’à ce moment il n’était pas né en moi parce que je n’avais pas encore rencontré la femme qui devait faire sourdre et jaillir la source intérieure de ma passion. Et je me mis à chercher désespérément cette femme, et je parcourus tous les pays, toutes les villes du monde, toute la terre, séduisant des fillettes, attirant des vierges, conquérant des veuves et des épouses, toujours inquiet, infatigable, triste, mécontent ; toujours à l’affût de cette femme unique, de cette libératrice inconnue, qui devait exister quelque part, que je devais rencontrer, qui devait me faire connaître l’amour immortel. Et il y eut des femmes qui m’aimèrent et des femmes qui fuirent avec moi et des femmes qui pleurèrent pour moi et des femmes qui moururent pour moi… et jamais je n’eus la joie et la surprise de trouver celle qui devait faire battre mon cœur et désemparer mou esprit. Je possédai le corps de femmes innombrables, et sentit battre sur ma poitrine d’innombrables cœurs d’amantes, et pas même une heure je ne fus capable de mêler mon âme à l’âme de qui m’aimait. J’étais auprès d’elles l’intelligence froide, insensible, lucide ; intéressé seulement par les formes de leurs membres et par les gentilles curiosités de leurs petites âmes ardentes. Je les regardais dans les yeux — yeux noirs, yeux bleus, yeux gris, yeux de spasme et de passion — et je voyais se refléter en eux mon visage, et je voyais briller en eux la joie de me sentir près d’elles, et cependant mes yeux ne se voilèrent pas un instant, et quand je les avais possédées je les quittais sans un regret.

« On dit alors que j’étais un vil débauché qui cherchait le plaisir du corps et méprisait l’amour. Au lieu de cela, je passais ainsi de femme en femme, d’aventure en aventure, à la recherche de l’amour unique, et mon inconstance était faite de ma persévérance à le vouloir rencontrer, et mon caprice naissait du désespoir de ne pas le trouver. On crut que je m’amusais, alors que j’étais triste de mes vaines recherches ; on dit que j’étais cruel, alors que le sort était cruel envers moi. Je recherchais mille femmes, parce que je ne réussissais pas à en aimer une seule pour toujours, et on s’imagina que je voulais me jouer de toutes. On ne vit pas, sous l’apparente légèreté du cavalier volage, toute la triste rage de *l’amant repoussé par l’amour*. De nombreux cœurs de femmes souffrirent par ma faute, mais aucune ne connut, même dans les larmes et les sanglots des abandons, toute l’amère désespérance de mon âme inassouvie par les chairs tendres et les rapides bonnes fortunes. Sous le masque de ma légende se cache le sourire amer de celui qui fut aimé et ne réussit pas à aimer. »

Le vieux séducteur se tut alors et l’autre vieillard commença à parler d’une voix lointaine :

« Ce que tu as dit est peut-être vrai et, certainement, est terrible. Mais tu n’as dit que la raison intérieure, la préhistoire de ta légende et tu n’as offert aucune interprétation nouvelle, tu n’as indiqué aucun sens nouveau. Moi, qui depuis des siècles et des siècles parcours le monde, à qui ma solitude a appris à méditer ; moi qui suis devenu comme Œdipe errant, déchiffreur d’énigmes et philosophe tragique, je vois bien quel enseignement ressort de ta lamentable histoire. Ce que les hommes ont voulu condamner et tuer en ta personne, c’est l’*amour de la diversité*, l’*amour du changement*. Devant tes innombrables amours, devant la mobilité perpétuelle de tes goûts et de tes désirs, ils ont dressé la blanche et rigide statue du Commandeur, véritable symbole, dirait un logicien, de l’immobile concept opposé à la continuelle variabilité de l’intuition. Et c’est pour cela, ô Don Juan, que tu es mon frère… Car en moi aussi les hommes ont exprimé leur horreur et leur terreur du changement.

« Ils m’ont condamné au vagabondage éternel, parce qu’ils s’imaginaient que changer sans cesse de pays, voir sans cesse des choses nouvelles, n’avoir pas de demeure fixe, une tanière stable de sa naissance à sa mort, était la plus grande malédiction pour l’âme d’un homme. Moi, au contraire, j’ai converti leur punition en bénédiction ; je me suis fait une âme magnifique de voyageur, d’explorateur, de pèlerin, de chevalier errant, de *globe trotter* dilettante, et je vis ainsi, dans la continuelle diversité et le perpétuel changement, une vie autrement riche que celle de mes juges et de mes bourreaux. Moi et toi, Don Juan, nous sommes les héros de la diversité et de la mutabilité, et les dévots de la maison unique et de la femme unique ont voulu nous cracher à la face leur mépris. Mais nous courons, ô Don Juan, nous courons plus vite qu’eux ; voici qu’ils rentrent sous la terre, couver leur économique bonheur… »

Mais Don Juan n’écoutait pas le voyageur sentencieux, et à peine celui-ci cessa de parler qu’il reprit pour son propre compte :

« Sous le masque de ma légende, il y a peut-être un sourire, un sourire amer, mais dans mon cœur il n’y a que l’angoisse toujours renouvelée de mes désillusions. Désormais je suis vieux et je ne saurai jamais ce qu’est l’amour. Dans aucun chemin, la femme que je cherchais n’est venue au-devant de moi, et quand la vieillesse est venue, quand j’ai eu besoin de repos et de soins, je n’ai trouvé qu’une pauvre servante qui ait voulu de mon nom. Et Don Juan maintenant vit parmi ses souvenirs morts et ses espérances inutiles, et n’a d’autre plaisir que celui d’allumer son feu avec quelque lettre passionnée et parfumée. »

Le Juif Errant était sur le point de tirer encore quelque conclusion philosophique des paroles de Don Juan, mais à ce moment un petit homme obséquieux, tout habillé de noir, et marqué d’une verrue sur la joue gauche, vint nous annoncer que la brasserie fermait, Don Juan tira de sa bourse une large pièce d’or, mais le petit homme la regarda et la refusa. C’était un doublon d’Espagne de 1662. Jean Buttadeo, plus pratique, sortit de sa poche une pièce d’argent, la fit sonner sur la table, et, tous trois ensemble, nous sommes sortis sur la place déserte déjà, riant bruyamment sans raison aucune.

## Tome LXX, numéro 250, 15 novembre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-23)

### Art moderne

Charles Morice.

Tome LXX, numéro 250, 15 novembre 1907, p. 345-348 [345-346, 348].

#### Les Divisionnistes italiens (Cours la Reine)

L’exposition des **Divisionnistes italiens**, organisée par M. Grubecy, le collectionneur milanais, fut une manifestation considérable. Historiquement à la suite des impressionnistes français, les impressionnistes italiens ne négligent aucun moyen de se distinguer de leurs devanciers : d’où cette étiquette, « divisionnistes », qui n’est pas heureuse. « Impressionnisme » a le grand avantage de ne rien signifier : quoi de mieux qu’une « mesure verbale pour rien » qui permet, dans ce demi-silence, à tous les esprits de s’entendre, à toutes les compréhensions de se rencontrer ? Il est absent des dictionnaires, le mot qui dirait la chose, le mot propre. Et il s’en faut que la division du ton, visée par le titre italien, désigne tout l’impressionnisme ni même ce qu’il y a de plus précieux dans l’impressionnisme. Ce titre a, d’autre part, une vague couleur scientificarde, qui inquiète, et, dans cette critique, je sous-entends plus ou pis qu’une pure querelle de mots. Il est, du reste, assez évident que plusieurs des exposants, et non les moindres, protestent par la nature de leur talent contre le sens tendancieusement collectif et global du titre : et je constate qu’au-delà comme en deçà des Apennins il n’est guère en art, malgré les vœux nationalistes, que des ambitions et des réalisations individuelles. — On en trouve ici de fort intéressantes : le vieux Segantini, qui garde notre estime sans appeler notre enthousiasme ; Carlo Fornara, réaliste qui pense à l’interprétation de la nature, tempérament bien latin : il fait, en quelque sorte, du Segantini à rebours, élargissant une écriture aux débuts plus serrée et maintenant très personnelle ; Previati, point du tout impressionniste, retenu par les conventions anciennes et qui n’a pas encore abdiqué l’inexpressive allégorie ; les sculpteurs Bogatti, animalier, et André Otti, tous deux en quête de l’expression intense, tous deux excellents caractéristes.

## Tome LXX, numéro 251, 1er décembre 1907[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-24)

### Jacques Casanova chez Voltaire.  Août 1760 [I][§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#body-24-1)

Édouard Maynial.

Tome LXX, numéro 251, 1er décembre 1907, p. 430-450.

Le 20 août 1760, le hasard de sa vie aventureuse ramenait Jacques Casanova à Genève ; il s’y installait à l’auberge des Balances. Dans cette ville, et précisément dans cette maison, il retrouvait le souvenir d’une des liaisons les plus pathétiques de sa carrière amoureuse. C’est là que, treize ans auparavant, il s’était séparé pour toujours de cette Henriette qu’il avait aimée avec toute la fougue dont il était coutumier, avec toute la constance dont il se croyait capable ; il l’avait rencontrée déguisée en officier de fantaisie en compagnie d’un capitaine hongrois et n’avait eu aucune peine à la deviner femme sous son travesti ; de longs mois, il vécut avec elle à Parme, se faisant appeler M. de Farusi, jusqu’au jour où Henriette fit la rencontre d’un de ses compatriotes, M. d’Antoine, qui la cherchait pour la ramener à sa famille, car elle était fille de grande maison et seul un coup de tête l’avait pu engager dans cette aventure extravagante de courir le monde, en habits de carnaval. C’est ce qu’apprit à ses dépens Casanova. Le moment où il se sépara de cette jolie créature, dont la destinée énigmatique avait pimenté l’agrément de leur liaison, compta certainement parmi les heures les plus cruelles de sa vie, qui ne s’embarrasse pourtant pas, d’ordinaire, de regrets inutiles, de remords, ni de vaines tristesses. Dans la petite chambre de l’auberge des Balances, les deux amants se firent de longs adieux que n’adoucissait nul chimérique espoir : et gravant sur une vitre de la fenêtre le dernier mot de leurs deux destinées qui se désunissaient, Henriette laissa à son ami cet avis suprême : « Tu oublieras aussi Henriette. » Il ne devait pas l’oublier. Treize ans plus tard, lorsqu’il revient à Genève, le hasard ironique l’amène à se retrouver dans cette chambre des adieux, à revoir sur la vitre les mots tracés avec la pointe d’un diamant. Toute l’amertume de ce beau souvenir, toute la tristesse des années enfuies et des amoureuses déjà lointaines l’accablent sans pitié : « Je me jetai sur un fauteuil où je m’abandonnai à mille réflexions. Noble et tendre Henriette que j’avais tant aimée ! Où était-elle alors ? Je n’avais jamais su de ses nouvelles et je n’en avais jamais demandé à personne. Me comparant à moi-même, je fus forcé de me trouver moins digne de la posséder que je ne l’étais alors. Je savais encore aimer, mais je ne trouvais plus en moi la délicatesse que j’avais dans ces temps-là, ni les sentiments qui justifient l’égarement des sens, ni la douceur des mœurs, ni enfin une certaine probité qui relève jusqu’aux faiblesses mêmes. »

Il y a toujours quelque chose de déclamatoire et de bien joué dans les pires détresses de Casanova ; aussi, le rideau tombé, l’acteur ne tarde-t-il pas à retrouver cette belle sérénité qui est son attitude favorite, à la ville. Dès le lendemain de son arrivée à Genève, il oublie Henriette, qu’il voulait aller rejoindre la veille, au plus fort de son enthousiasme, et le voici qui s’occupe fort bourgeoisement de régler ses intérêts avec le banquier Tronchin. C’est qu’une préoccupation nouvelle a détourné le cours de ses pensées ; et s’il est venu à Genève, ce n’est pas assurément pour y rechercher le pâle et triste souvenir d’une femme adorée, mais pour y voir Voltaire ou, plus exactement, pour s’y faire voir de lui.

Le récit de cette entrevue, — car c’est véritablement une entrevue, — occupe une trentaine de pages dans le tome IV des *Mémoires*, et il mérite, tant par l’agrément de la mise en scène que par l’intérêt des propos échangés, de piquer la curiosité et de fixer l’attention.

Certes, il faut se garder d’accepter sans contrôle ou sans examen tous les détails de cet épisode. La vraisemblance et la valeur documentaire des *Mémoires* de Casanova ont maintes fois été discutées et soumises à l’épreuve de la critique. Mais les travaux de d’Ancona, de Charles Henry et de tous ceux qui ont confronté avec la vérité historique les récits touffus du célèbre aventurier vénitien, semblent bien avoir établi qu’en dépit de quelque exagération, d’erreurs de détail inévitables dans une œuvre aussi développée, et surtout en dépit des travestissements sans pudeur auxquels s’est complu le premier éditeur des *Mémoires*, les aventures de Casanova, telles qu’il les raconte, ne s’écartent pas trop de ce qu’elles ont dû être en réalité. Voyons pourtant, à propos de sa rencontre avec Voltaire, quelle confiance mérite le compte-rendu qu’il nous en fait.

#### I

Nous n’entreprenons pas de vérifier ici tous les propos que Casanova prétend avoir échangés avec Voltaire et d’en dégager la vraisemblance. Mais quelques-unes des circonstances qu’il rapporte peuvent être rétablies exactement, grâce au témoignage de Voltaire lui-même.

Le 15 août 1760, six jours avant la première visite qu’il reçut de Casanova, Voltaire écrit au comte François Algarotti, celui qu’il appelait le « cygne de Padoue », pour lui réclamer ses *Lettres sur la Russie* ; Voltaire travaillait alors au second volume de son *Histoire de l’Empire de Russie sous Pierre le Grand* ; Algarotti, dont la destinée aventureuse offre plus d’un point de comparaison avec celle de Casanova, après avoir parcouru à peu près toute l’Europe, s’était fixé en Italie, successivement à Venise, à Bologne et à Pise, et y jouissait d’une renommée discrète que la publication de quelques ouvrages lui avait acquise auprès de ses compatriotes. Ces *Lettres sur la Russie*, qu’il avait rapportées de Saint-Pétersbourg, avaient éveillé la curiosité de Voltaire, qui voulait en faire usage et citer le livre de son ami au moins dans le second tome de son *histoire*. Mais les *Lettres*n’arrivaient pas ; en septembre, Voltaire les réclamait encore au comte Algarotti. « Non, non, cher cygne de Padoue, je n’ai pas reçu les *Lettres sur la Russie* et j’en suis fort contrarié [en italien dans le texte] ; car, si je les avais lues, j’en aurais parlé dans une très facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu’ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et travers de ce qu’ils n’ont pas vu. Basta, ce sera pour l’antiphone du second volume… » Et, dans la suite de la lettre, il donne à son ami le conseil de faire passer tous les livres qu’il aurait à lui envoyer par l’intermédiaire du banquier Bianchi, de Milan, qui les transmettrait à un négociant de Genève, nommé Le Fort. Voltaire se servait lui-même de Bianchi pour tousses envois en Italie.

Ces faits, que nous avons dû exposer un peu longuement, se trouvent en accord absolu avec le récit de Casanova. Les premiers mots que Voltaire lui adresse, après les politesses nécessaires, sont pour lui dire que, puisqu’il est vénitien, il doit connaître le comte Algarotti. Puis il poursuit : « *Si vous le voyez à Bologne, je vous prie de lui dire que j’attends ses* Lettres sur la Russie*. Il peut les adresser à mon banquier Bianchi, qui me les fera passer.* » Cette coïncidence est au moins significative et nous n’avons pas besoin d’en souligner l’intérêt. Sans doute, on pourrait s’étonner que Voltaire, écrivant à Algarotti quelques jours avant et quelques jours après la visite de Casanova, ne lui parle pas de son compatriote. Mais, d’abord, je doute que la visite de Casanova ait été annoncée à Voltaire, et, avant de l’avoir vu, il ignorait s’il se trouvait en relations avec Algarotti. Après l’entrevue, je crois, comme la suite de cette analyse le montrera, que Voltaire avait quelques raisons pour ne pas se vanter auprès de ses amis italiens d’avoir reçu chez lui Casanova et d’avoir eu avec lui ces entretiens dont les *Mémoires* nous donnent plusieurs spécimens.

Veut-on une autre preuve de l’exactitude avec laquelle Casanova a reproduit les propos qu’il avait échangés avec son hôte ? On la trouvera dans la nature même des sujets traités. Sans doute, de quoi Voltaire, ce perpétuel curieux toujours avide de documents caractéristiques, pouvait-il entretenir un Italien lettré, sinon de littérature italienne ? Le Dante, l’Arioste, le sonnet, Merlin Cocci, le théâtre italien, Martelli, tels sont les thèmes essentiels de leur conversation. Or, si nous rapprochons les jugements de Voltaire, sur le Dante notamment et sur Goldoni, tels que nous les donne Casanova, de ceux que nous rencontrons dans la *Correspondance*, dans les lettres de 1760-1761 à Algarotti et à Albergati Capacelli, nous sommes frappés par une curieuse analogie aussi bien dans les idées que dans les formules. Le théâtre de Goldoni passionnait Voltaire à cette époque de sa vie : il fait le sujet des longues lettres qu’il échange avec le marquis Albergati Capacelli, poète dramatique, un de ses meilleurs amis d’outre-monts. Aussi, dans sa conversation avec Casanova, le nom seul d’Albergati suffit-il à évoquer celui de Goldoni. Et voici encore une petite circonstance précise qui peut nous éclairer sur la sincérité des *Mémoires* : — « Pourquoi, demande Voltaire à Casanova, Goldoni s’intitule-t-il poète du duc de Parme ? » Et Casanova de répondre : « Pour prouver sans doute qu’un homme d’esprit a son côté faible tout comme un sot. » Or, huit mois plus tard, le 1er mai 1761, après un long silence dont il s’excuse, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « Je revois dans le moment le nouveau théâtre (de Goldoni). Je partage, Monsieur, mes remerciements entre vous et lui. Dès que j’aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces… *Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu’il s’intitule poète du duc de Parme* ; il me semble que Térence ne s’appelait pas le poète de Scipion ; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public. » Là encore, il y a une coïncidence fort intéressante entre le texte de la *Correspondance* et celui des *Mémoires* : que Voltaire ne fasse cette observation à Albergati que huit mois après l’avoir faite à Casanova, il n’y a à cela rien de surprenant, si l’on songe que Voltaire n’avait pas écrit à son ami de Bologne depuis le mois de décembre 1760.

Je crois qu’on pourrait assez facilement noter d’autres rencontres également significatives ; nous nous réservons de le faire à l’occasion lorsque nous analyserons les entretiens de Voltaire et de Casanova. Qu’il nous suffise, pour le moment, d’avoir établi par ces deux rapprochements la vraisemblance des *Mémoires*.

Il est cependant encore un point sur lequel nous désirons appeler l’attention : le 5 septembre 1760, exactement onze jours après la dernière visite de Casanova, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « *Je suis dans mon lit depuis quinze jours*, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. » Ici le témoignage de Casanova semble en contradiction formelle avec celui de Voltaire ; mais ce n’est qu’une apparence : Casanova prétend avoir été reçu aux Délices pendant quatre jours, du 21 au 24 août 1760, et il ne nous dit nullement que Voltaire était malade au point de garder le lit ; au contraire, à l’en croire, son hôte lui aurait fait lui-même les honneurs de sa propriété et l’aurait traité tous les jours à sa table. Mais lorsque Voltaire s’adresse à son correspondant, auquel il n’a pas écrit depuis plus d’un mois, n’est-il pas excusable de forcer un peu le compte des jours, pour justifier en partie son silence ? Aussi bien connaissons-nous tous la valeur réelle de cette expression : *quinze jours*. Ce qui reste exact, c’est que la santé de Voltaire était à cette époque fort ébranlée. Or, le texte de Casanova n’est pas du tout en contradiction avec ce fait : il signale la présence aux Délices du médecin Tronchin, avec lequel il se rencontra le 22 août ; le 23 août, Casanova dîna comme d’habitude aux Délices, mais, ce jour-là, il y fut reçu par Mme Denis ; Voltaire ne dîna pas avec eux et ne parut que le soir, à cinq heures : rien ne nous empêche de supposer qu’un accès du mal dont il souffrait alors l’avait retenu à la chambre, et même au lit.

Il semble donc qu’on puisse accorder une confiance suffisante au chapitre des *Mémoires* où Casanova raconte ses visites chez Voltaire. Sans doute, il faudra faire sur le texte, sur les détails et le ton du dialogue, les réserves générales que comportent la nature même des circonstances et le caractère du personnage ; mais dans l’ensemble la scène est exacte et rien ne peut en altérer la valeur historique et l’intérêt documentaire. D’ailleurs, Casanova lui-même a senti le besoin de se ménager le crédit de ses lecteurs par une ingénieuse déclaration ; quand il a pris congé de Voltaire, avant de se mettre en route pour Annecy et Aix en Savoie, il a soin de noter tout ce qu’il a vu ou entendu aux Délices et surtout ce qu’il y a dit : « Je passai une partie de la nuit, confesse-t-il, et presque tout le jour suivant à écrire mes conversations avec Voltaire ; je fis presque un volume, dont je ne confie ici qu’un faible abrégé[1](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note1). » Certes, ce livre devrait être curieux et il est regrettable que le manuscrit n’en soit pas parvenu jusqu’à nous. Faisons la part de l’exagération casanovienne, et admettons qu’à défaut d’un gros volume Casanova avait rédigé tout au moins la matière des conversations et des dialogues qu’il nous rapporte dans ses *Mémoires*.

§

C’est le 21 août 1760, après-midi, au moment où Voltaire sortait de table, que Casanova fit son entrée aux Délices ; il y fut amené et présenté par M. Vidlars-Chaudieu, et cette présentation eut quelque chose de solennel qui ne doit pas nous surprendre. Ce n’est pas ici le lieu de rappeler quelle souveraineté Voltaire exerçait dans sa retraite, de quelle splendeur aimait à s’entourer celui qui allait devenir le patriarche de Ferney et qui se divertissait volontiers à jouer au seigneur de village ; les Délices étaient un sanctuaire dont Voltaire était la divinité ; le culte qu’on lui rendait était le seul qu’il y tolérât. Un défilé incessant d’étrangers, simples curieux ou voyageurs, qui apportaient leurs hommages au génie du lieu, consacrait sa gloire devant l’Europe attentive. On était introduit auprès du maître et présenté comme un ambassadeur auprès d’un souverain tout-puissant : un sourire, un mot aimable, voire une boutade de Voltaire, était une faveur précieuse que le menu fretin des hôtes ordinaires se disputait âprement.

Mais Casanova n’était pas un hôte ordinaire. Lors de sa visite aux Délices, il est précisément dans tout l’éclat d’une renommée qu’il soignait orgueilleusement, et cette année 1760, qui est la trente-cinquième de sa vie, marque l’apogée de sa carrière. Son évasion hors des Plombs de Venise, l’événement le plus considérable d’une existence exceptionnelle, date de 1755 : la hardiesse de cette entreprise, et surtout l’ingénieuse réclame qu’il en a tirée ont fixé sur lui l’attention publique ; la curiosité qu’il éveille partout où il se montre pour la première fois n’est pas encore rebutée. Aussi a-t-il pris peu à peu l’habitude de s’exhiber à travers toutes les grandes villes d’Europe, avec une complaisance inlassable et une vanité dont il ne sent pas le ridicule. À Munich, à Paris, à Bruxelles, à Amsterdam, à Cologne, à Bonn, à Stuttgart, à Zurich, à Berne, il est l’homme à la mode, celui que se disputent certains salons, auxquels un peu de scandale ne saurait déplaire et qui ne sont pas fort difficiles sur la qualité de leurs hôtes ; le cardinal de Bernis, le ministre Choiseul, l’électeur de Bologne lui demandent le récit de son évasion. On sent, à travers le texte des *Mémoires*, que Casanova n’est pas insensible aux marques d’intérêt que son étrange destinée éveille chez d’aussi hauts personnages : « Je m’engageai, dit-il, à faire ma narration au prince électeur de Cologne, pourvu qu’il eût la patience de m’écouter jusqu’au bout, le prévenant que cela durerait deux heures. — “On ne s’ennuie pas à avoir du plaisir”, eut-il la bonté de me dire… Aussitôt que nous fûmes sortis de table, il me pria de commencer mon récit. J’étais animé, et pendant deux longues heures j’eus le plaisir d’intéresser la plus brillante compagnie. Mes lecteurs connaissent cette histoire dont l’intérêt naît de la situation vraiment dramatique ; mais il est impossible de lui donner dans un écrit tout le feu que lui communique une narration bien faite[2](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note2). » En revanche, Choiseul, en homme toujours pressé, ayant eu l’impardonnable distraction de demander à Casanova un abrégé de ses aventures, le Vénitien piqué répond que tout l’intérêt du récit est dans les détails et qu’il se flatte d’obtenir du ministre les deux heures d’attention strictement nécessaires ; son ombrageuse susceptibilité souffre de ne pas rencontrer ici la curiosité presque déférente à laquelle on l’a accoutumé, et sa mauvaise humeur s’exhale en réflexions à peine polies. Il faut lire toute la scène, qui est des plus divertissantes.

En vérité, à cette époque de sa vie, Casanova nous fait songer au naïf tambourinaire d’A. Daudet, qui promenait à travers la vie parisienne sa gloire fugitive et contait d’une voix toujours enthousiaste les humbles souvenirs dont l’insignifiance lui échappait ; à moins qu’on ne préfère voir en lui quelque prototype de ces ingénieux globe-trotters, à qui le moindre prétexte suffit pour requérir l’attention et solliciter les largesses de tous les chefs d’État modernes et des célébrités mondiales.

Non, Casanova n’était pas, même aux Délices, un hôte vulgaire ; car en lui s’incarne à merveille ce type curieux que le xviiie siècle tout entier a formé, lancé à travers le monde, adulé plus que tout autre : l’homme à la mode. Dans un siècle où les femmes, suivant l’observation de Galiani, aiment plus avec la tête qu’avec le cœur, où l’amour est surtout une curiosité de l’esprit, un libertinage de la pensée, où la vanité sert de prétexte aux plus gros scandales, et où les Richelieu rencontrent moins de cruelles que les Chérubin, cette séduction irrésistible qui s’attache à l’homme pour le prestige de ses aventures passées, pour le renom bon ou mauvais dont il est précédé, pour l’audace, l’imprévu, et quelquefois même l’impudence de ses actes, a été pour Casanova la cause la plus durable de ses succès féminins. Ce prestige le sert partout où il se présente et où il est encore inconnu ; il n’arrivera que très lentement à lasser la faveur publique, à décourager la bonne volonté de ses admirateurs ou de ses admiratrices.

Voilà pourquoi il s’introduit chez Voltaire avec tant d’assurance et de superbe. Remarquons qu’il a refusé les lettres de recommandation qu’on lui offrait à Lausanne ; à peine souffre-t-il que quelqu’un l’accompagne aux Délices quand il s’y rend pour la première fois ; ce n’est pas un voyageur sans importance, un carieux quelconque, un des multiples admirateurs du maître, qui sollicite une audience et se contente d’une réception médiocre. C’est Casanova, le grand Casanova, Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, qui daigne se montrer à M. de Voltaire et soumettre à l’épreuve d’un illustre jugement sa séduction naturelle et la grâce de son esprit impertinent qui ont su lui ménager des suffrages plus difficiles.

§

L’entrevue commença assez mal pour Casanova ou, du moins, il voudrait nous le faire croire, sans doute pour justifier cette espèce de mauvaise humeur qui ne l’abandonna jamais, pendant toutes ses visites aux Délices, et qui donne à ses propos une amertume et une brusquerie qui ne lui sont pas habituelles.

Casanova prétend que Voltaire l’attendait au milieu d’une véritable cour de seigneurs et de dames, ce qui rendit la présentation solennelle ; et il ajoute : « Il s’en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité pût m’être favorable[3](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note3). » Ce n’est pourtant point par excès de timidité qu’il pèche d’ordinaire. Mais il est vrai qu’il est de ceux à qui le tête à tête convient mieux qu’un public trop nombreux, il pose moins bien pour la galerie que pour un seul auditeur, et la présence de quelques témoins l’importune et lui gâte ses effets quand il se trouve en face d’un partenaire comme Voltaire. Il aime à accaparer à lui seul l’attention de ses hôtes, et il ne retrouve ses moyens et ses avantages que lorsqu’on le distingue.

En cette occasion, le public faillit tout gâter : Casanova avait préparé pour le débiter en temps opportun un compliment fort galant qu’une plaisanterie de Voltaire interrompit mal à propos :

— Voici, monsieur de Voltaire, lui dis-je, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève, et mon cœur est plein du bonheur que j’ai de voir mon maître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans, et promettez-moi, au bout de temps, de m’apporter mes honoraires.

— Bien volontiers, pourvu que vous me promettiez de m’attendre.

Cette saillie voltairienne fit éclater de rire tous les auditeurs ; c’était dans l’ordre, car les rieurs sont faits pour tenir en baleine l’une des deux parties aux dépens de l’autre, et celle qui a les rieurs pour elle est toujours sûre de gagner ; c’est la cabale de la bonne compagnie.

Évidemment Casanova a été décontenancé par la façon badine dont Voltaire accueillait sa déclaration et profondément vexé par les rires complaisants de l’auditoire. Sa répartie, qui n’est pas trop maladroite, est une revanche qui ne lui suffit pas. À partir de ce moment, il se montre désagréable de parti-pris et s’attache à contredire systématiquement Voltaire. Cette attitude s’explique très bien si l’on considère que l’amabilité, la grâce d’un compliment bien tourné sont les moyens de séduction ordinaires de Casanova, ceux auxquels il tient le plus, ceux dont il est habitué à recueillir le profit. L’ironie, dont il use rarement, bien qu’il soit facilement spirituel, le déconcerte chez les autres ; et il leur en garde rancune obstinément. Pendant toute la suite de l’entretien, il n’aura d’autre préoccupation que de se tenir sur la défensive, et de ne plus donner prise aux saillies de son interlocuteur. À deux reprises, il note, avec une froide indifférence, les plaisanteries de Voltaire et de Mme Denis sur l’Arioste et sur Haller, et il a soin d’observer que lui seul, au milieu de l’allégresse générale, gardait le plus grand sérieux.

L’accueil de Voltaire l’avait mortifié au point que, après sa première visite, il était résolu à ne plus reparaître aux Délices : « Monsieur, lui dis-je, je ne suis venu à Genève que pour avoir l’honneur de vous voir ; maintenant que j’ai obtenu cette faveur, je n’ai plus rien à y faire[4](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note4). » Mais Voltaire, qui n’était pas fâché de garder quelque temps cet hôte en qui il trouvait un auditeur averti et un causeur intéressant, insiste d’une façon si pressante et si flatteuse que Casanova se décide à prolonger son séjour à Genève et accepte à dîner trois jours de suite aux Délices.

D’ailleurs, à l’en croire, les procédés de Voltaire à son égard s’amélioraient sensiblement. Il constate avec une satisfaction marquée les témoignages d’intérêt que son hôte lui donne, la familiarité dont il use avec lui : après une récitation pathétique de l’Arioste, Voltaire l’embrasse à plusieurs reprises, avec une fougue bien divertissante ; le lendemain, il le prend amicalement par le bras et l’emmène promener dans son jardin ; un autre jour, il l’admet dans sa chambre, change de perruque devant lui et lui montre les liasses épaisses de sa correspondance qu’il conservait dans un cabinet spécial. Casanova enregistre avec un soin manifeste ces petits incidents : ils ne sont d’ailleurs que les intermèdes d’un long dialogue dont la matière est suffisamment variée et la forme toujours curieuse.

§

Avant d’en venir aux discussions littéraires ou politiques qui le passionnaient particulièrement lorsqu’il avait trouvé à qui parler, car il ne détestait pas qu’on lui tînt tête, Voltaire questionne Casanova sur ses amis d’outre-monts, notamment sur ce François Algarotti qu’il avait rencontré à Berlin, auprès de Frédéric le Grand, et avec qui il était en correspondance depuis plusieurs années. Certes, c’est une curieuse figure, même dans ce xviiie siècle si fécond en originaux de toute sorte, que cet aventurier des lettres et de l’amour : Voltaire l’appelle son cher cygne de Padoue, le

Brillant et sage Algarotti

À qui le ciel a départi

L’art d’aimer, d’écrire et de plaire.

Par une coïncidence singulière, l’auteur des *Lettres sur la Russie* n’est pas sans présenter de nombreuses analogies à la fois avec Voltaire et avec Casanova : courtisan et collaborateur littéraire de Frédéric II, esprit encyclopédique, curieux de tout et touche-à-tout, polygraphe agréable et vulgarisateur scientifique, il a du premier, outre ces rencontres accidentelles de leurs deux destinées, cette intelligence largement ouverte, cette passion d’écrire, ce besoin de se dépenser, de s’assimiler toutes les idées neuves et toutes les causes à la mode, qui ont pu le faire appeler « une réduction de Voltaire » ; mais il n’était pas vénitien pour rien, et comme son compatriote Casanova, il souffre de cette étrange maladie du mouvement, qui l’entraîne de Florence à Paris, de Paris à Londres, de Londres à Saint-Pétersbourg, de Saint-Pétersbourg à Berlin, toujours avide de succès, désireux de se faire voir et de séduire, usant sa vie en plaisirs faciles, prodigue, enjoué et complaisant, promenant à travers l’Europe galante la grâce de son sourire perpétuel et de ses manières élégantes. Sans doute il a plus de tenue et de délicatesse que Casanova ; il ne subit pas, comme lui, toute sa vie, les tares indélébiles d’une naissance médiocre et d’une fortune incertaine ; mais il a le même souci d’étonner et de paraître et ce fut là en somme la grande affaire de son existence trop rapide.

Voltaire aimait Algarotti, du moins autant qu’il était capable d’aimer quelqu’un, et il semble bien que Casanova ne le pouvait souffrir. Algarotti refusa toujours de visiter Voltaire aux Délices, malgré les instances de son ami qui le pressait de venir boire le lait de ses vaches et consulter son médecin Tronchin : « Par tous les saints, — lui écrit-il en italien, et seul l’usage de cette langue peut excuser chez Voltaire une pareille formule, — pourquoi ne pas venir dans notre pays libre, vous qui aimez les voyages, vous qui jouissez de l’amitié, du succès des amours toujours nouvelles[5](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note5) ? » Un autre jour, il l’invite, ainsi qu’Albergali Capacelli, « à venir manger des truites de son lac avant qu’il ne soit mangé lui-même par ses confrères les vers[6](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note6) ». Pourtant, lorsque Voltaire parle à Casanova d’Algarotti, on sent qu’il est moins désireux d’exprimer ses propres sentiments de sympathie pour son ami vénitien que curieux de connaître l’impression que celui-ci produit sur ses compatriotes : il interroge Casanova sur la réputation d’Algarotti en Italie, sur le succès de ses livres et même sur la valeur de son style, qu’il ne peut pas se permettre d’apprécier exactement. Les réponses de Casanova sont telles qu’on pouvait les prévoir, étant donné qu’il s’agit d’un Vénitien, et d’un Vénitien qui s’est mêlé comme lui d’écrire et de plaire. D’abord, ne serait-ce que pour contrarier son hôte, sur lequel il a une revanche à prendre, ne l’oublions pas, Casanova s’empresserait de constater que le comte Algarotti est ignoré par les sept huitièmes de ses compatriotes, que son *Neutonianisme à usage des dames*, qui avait commencé sa réputation européenne, n’est qu’un ouvrage de vulgarisation fort inférieur à la *Pluralité des mondes* de Fontenelle et qu’enfin son style, rempli de gallicismes, est « pitoyable », « insoutenable[7](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note7) ». Voltaire ne tente rien pour défendre son ami, ou du moins cela n’apparaît pas dans le texte des *Mémoires* ; il serait sans doute naïf d’être surpris outre mesure de cette indifférence. Mais les méchancetés de Casanova appellent quelques réflexions : toutes les critiques qu’il adresse à son compatriote, on pourrait les retourner contre lui et peut-être y a-t-il dans sa diatribe moins de jalousie ou de malice que d’aigreur et de rancune contre sa propre destinée. Il avait payé fort cher la modique satisfaction d’apprendre que nul n’est prophète en son pays, et maintes fois, au cours de ses *Mémoires*, il laisse éclater une amère indignation contre ses compatriotes qui méprisent le talent et affectent d’ignorer ceux qui prétendent acquérir quelque gloire à leur patrie. De plus, il avait en matière scientifique quelque prétention et l’insuccès de plusieurs savants opuscules, de certaines thèses passablement extravagantes, lui avait été plus sensible qu’il ne veut l’avouer. Enfin, quand il présente aux lecteurs ses *Mémoires* écrits en français, bien que sa langue naturelle soit l’italien, ne réclame-t-il pas une indulgence qui lui paraît obligatoire, puisque, dit-il, on a pardonné à Théophraste ses phrases d’Érèse, à Tite-Live sa palavinité, à Algarotti lui-même ses gallicismes ? De sorte que Casanova fait son propre procès *en* condamnant Algarotti par un mouvement de dépit très amusant. Et sans doute il y a quelque chose de plus sous la sévérité de ce jugement : c’est l’animosité d’un homme à succès, d’un homme à bonnes fortunes, contre un rival heureux et adulé. Voltaire écrivait un jour à Algarotti :

Mais si notre excellent auteur

Voulait publier sur nos belles

Des mémoires un peu fidèles,

Il plairait plus à son lecteur.

Près d’elles il est en faveur,

Et *magna pars* de leur histoire ;

Mais c’est un modeste vainqueur

Qui ne parle point de sa gloire.

Casanova, qui avait le triomphe moins discret, ne pardonnait pas au « modeste vainqueur » d’avoir créé avant lui aux Vénitiens cette réputation de galanterie irrésistible et souffrait de retrouver dans les villes où il faisait métier de séducteur le souvenir des conquêtes qui avaient précédé les siennes.

Aussi bien est-ce un parti-pris chez Casanova de dénigrer à l’étranger tous ses compatriotes en renom. Pour le marquis Albergati Capacelli, cet autre ami italien de Voltaire, il se montre encore plus dur que pour Algarotti : Albergati est un « bon gentilhomme qui a six mille sequins de revenu, et qui est affligé de la théâtromanie », au reste parfaitement nul ; « il est assez bon acteur, il a fait quelques comédies en prose, mais elles ne supportent ni la lecture ni la représentation… ; il écrit bien dans sa langue, mais il s’écoute, est profixe, et n’a pas grand’chose dans la tête ;… sa figure est sans expression ; ses pièces ne plaisent pas aux connaisseurs, car on les sifflerait si on les comprenait[8](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note8) ». Voilà textuellement le portrait que Casanova fait d’Albergati ; encore, comme Voltaire proteste faiblement, affirme-t-il qu’il est plutôt flatté.

De cette condamnation, qui n’est pas sans appel, nous ne retiendrons qu’un article : c’est la passion d’Albergati pour l’art dramatique, ce que Casanova appelle sa théâtromanie. C’était elle qui l’avait mis en relations avec Voltaire. Possesseur d’une grande fortune et d’une superbe villa à Zola, près de Bologne, il avait installé chez lui, tout comme « le vieux Suisse des Délices » et le patriarche de Ferney, un théâtre où il jouait avec ses amis ses propres pièces, des comédies de Goldoni, des traductions de Voltaire. Un jour, ayant besoin de renseignements pour la mise en scène de *Sémiramis*, il se hasarde à consulter l’auteur lui-même : celui-ci répond avec une bonne grâce parfaite, explique le costume des actrices, la place de l’ombre et son accoutrement, la disposition des Lumières, détaille les accessoires, indique le moyen d’imiter le tonnerre et les éclairs ; on sent, à travers sa réponse, que le metteur en scène, l’impresario, est plus flatté encore que le poète ; et, dans son enthousiasme, il va jusqu’à s’écrier : « Béni soit le ciel qui vous a inspiré l’amour du plus divin passe-temps dont les hommes de goût et les femmes vertueuses puissent jouir quand ils sont plus de deux ensemble[9](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note9) ! »

Et ce fut le prélude d’une amitié durable. On peut en suivre les diverses phases à travers la correspondance de Voltaire. Trois ans après cette entrée en matière, dans une longue lettre très intéressante, Albergati rappelle lui-même à Voltaire les circonstances et les goûts communs qui les ont rapprochés :

Ce fut quand je vis paraître sur le théâtre italien votre admirable *Sémiramis*, que j’osai vous écrire pour la première fois, pour avoir certaines instructions que je crus nécessaires à la justesse de la représentation. La politesse de votre réponse m’encouragea à continuer le commerce entrepris. Aux expressions simplement polies et cérémonieuses succédèrent les aimables et badines ; et enfin, à quelques mauvais écrits de mon cru, que je vous envoyai, vous répondîtes par le don de quelques-unes de vos productions qui n’étaient pas encore répandues, et de plusieurs livres anglais fort rares et fort estimables. Je compte donc le grand Voltaire pour mon ami, et je m’applaudis de ma conquête. Applaudissez-vous de votre générosité qui vous a rendu si affectionné envers moi.

Le théâtre fait, le sujet de presque toutes les lettres écrites par Voltaire à Albergati pendant près de vingt ans : il y expose particulièrement ses théories sur la comédie, à propos de Goldoni, qu’Albergati lui avait révélé et pour lequel il avait une véritable passion. Les deux amis font échange de tragédies et de comédies, de pièces originales et de traductions ; ils se permettent aussi des présents moins poétiques : à plusieurs reprises, Albergati envoie à son correspondant du saucisson, de la mortadelle et du rossoglio de son pays. Il faut croire que Voltaire n’était pas insensible à ces politesses gastronomiques, car il en fait mention, dans son entretien avec Casanova, d’une façon assez inattendue : « Je ne connais pas Albergati, déclare-t-il, mais il m’a envoyé le théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne et la traduction de mon Tancrède[10](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note10). »

Casanova avait de détester Albergati les mêmes raisons qui le faisaient mépriser Algarotti, et peut-être aussi quelques autres plus délicates. Comme le cygne de Padoue, le *théâtromane* de Bologne était riche, fort à la mode, presque célèbre en Italie ; il avait eu une existence aussi agitée et sa carrière amoureuse n’était pas moins brillante. Casanova n’aime pas les histoires de femmes, quand elles ne sont pas son fait. De plus, il voyait en Albergati le poète favori d’une société qui n’était pas la sienne parce qu’elle n’avait pas voulu de lui ; quoi qu’il en dise dans ses *Mémoires*, Albergati, comme auteur comique, avait beaucoup de succès auprès des connaisseurs, à tel point qu’on le mettait de son vivant au même rang que Goldoni ; mais alors que Goldoni était l’auteur favori de la classe moyenne, de la bourgeoisie riche et lettrée, Albergati représentait les tendances et les goûts de l’aristocratie vénitienne et bolonaise. Il y avait là une question de coterie dans laquelle Albergati s’est toujours montré infiniment plus modéré et plus juste que ses partisans, puisqu’il avait pour Goldoni une admiration sans réserve ; mais il ne déplaisait pas à Casanova de faire retomber sur lui, en rabaissant son talent, une partie des haines qu’il avait soigneusement accumulées contre ses nobles compatriotes.

La lettre que Voltaire écrit à Albergati, onze jours après avoir reçu Casanova aux Délices, et que nous avons déjà citée, pourrait donner à penser qu’il y avait eu à ce moment, entre Albergati et Casanova, une véritable polémique ; voici, en effet, la phrase énigmatique que nous y relevons : « Il est vrai que, pour du plaisir, vous venez de m’en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca…*[11](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note11). » Ne jurerait-on pas que c’est de Casanova qu’il s’agit ici et que la réponse en question arrive fort à propos après l’entretien qui nous est rapporté dans les *Mémoires* et où Albergati est traité avec si peu d’indulgence ? Il y a là une conjecture très séduisante, mais que l’on doit se contenter de signaler, en l’absence d’un document plus précis et d’un texte plus explicite.

§

Cet entretien sur ses amis d’Italie conduisait naturellement Voltaire à questionner Casanova sur son pays, sur Venise, sur ses sentiments à l’égard d’un gouvernement dont il n’avait pas lieu d’être fort satisfait. La première édition de l’*Essai sur les mœurs* est de 1756 ; à cette époque de sa vie, Voltaire n’est pas moins passionné pour l’histoire que pour le théâtre et il recherche âprement toute information personnelle, tout témoignage direct qui peut lui apporter on document nouveau dans cette immense enquête qu’il poursuit sur l’évolution de l’esprit humain en fonction des mœurs et des civilisations. Il procède comme les plus ingénieux et les plus patients de nos interviewers : cet homme, qui court le monde depuis tant d’années, qui se plaît « à étudier l’homme en voyageant[12](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note12) », qui a eu dans son pays des aventures retentissantes et qui s’est trouvé en conflit avec la plus aristocratique des républiques, intéresse en lui l’historien et le philosophe. Malheureusement, dans cet ordre d’idées, Casanova ne se prête pas du tout à l’interrogatoire que Voltaire voudrait lui faire subir ; il reste sur la défensive et esquive les questions avec une prudence très remarquable. Est-ce une attitude qu’il se donne ? On le croirait volontiers ; car il n’est pas tendre, en général, pour son ingrate patrie ; il ne se gêne pas pour la traiter de « marâtre cruelle[13](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note13) » ; il n’oublie ni les mécomptes ni les persécutions dont il y a souffert. Et cependant, il aime Venise, d’un amour de grand enfant gâté, puni et mécontent, mais sujet aux remords ; proscrit, il confesse sa nostalgie, il multiplie les démarches pour obtenir sa grâce après dix-neuf ans d’exil ; et quand il l’a obtenue, son retour à Venise n’est pour lui qu’une nouvelle désillusion. Mais qu’un étranger s’avise de toucher à la sérénissime république ; qu’un Amelot de la Houssaye écrive son *Histoire du Gouvernement de Venise* qu’un Voltaire se permette quelques doutes sur les bienfaits de cette liberté dont les inquisiteurs d’État étaient le produit le plus contestable, Casanova prend feu contre les critiques imprudents : il ne peut admettre qu’un Français exprime sur le compte de sa patrie les vérités sévères qu’il ne s’interdit pas à lui-même. À l’en croire, Amelot de la Houssaye a écrit son livre « en vrai ennemi des Vénitiens » ; son histoire est une « satire calomnieuse » ; il croit qu’il lui est réservé de le réfuter et il entreprend sa *Confutazio della Storia del governo Veneto* : les raisons qu’il peut avoir de se plaindre d’un gouvernement dont les chefs l’avaient persécuté par leur pouvoir despotique et arbitraire le mettent à l’abri du soupçon de partialité ; et il se fait fort de faire connaître à toute l’Europe les mensonges et les bévues d’Amelot.

Dans ces conditions, les insinuations de Voltaire auprès de Casanova sur la tyrannie et l’oligarchie vénitienne ne pouvaient avoir aucun succès. Avec une discrétion qui nous paraît, malgré tout, surprenante, Casanova raconte les diverses tentatives de son hôte pour le faire parler : « Au dessert, M. de Voltaire, sachant que je n’avais pas lieu d’être content du gouvernement de Venise, m’engagea sur ce sujet ; mais je trompai son attente, car je tâchai de démontrer qu’il n’y a pas de pays au monde où l’on puisse jouir d’une liberté plus complète. “Oui, me dit-il, pourvu qu’on se résigne au rôle de muet.” Et, voyant que le sujet ne me plaisait pas, il me prit par le bras et me mena dans son jardin[14](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note14). » Le surlendemain, Voltaire, qui ne se tenait pas pour battu, revint à la charge :

— À propos, dites-moi, vous trouvez-vous bien libres à Venise ?

— Autant qu’on peut l’être sous un gouvernement aristocratique. La liberté dont nous jouissons n’est pas aussi grande que celle dont on jouit en Angleterre, mais nous sommes contents.

— Et même sous les Plombs ?

— Ma détention fut un grand acte de despotisme ; mais, persuadé que j’avais abusé sciemment de la liberté, je trouvais parfois que le gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les formalités ordinaires.

— Cependant, vous vous êtes échappé.

— J’usai de mon droit comme ils avaient usé du leur.

— Admirable ! Mais, de cette manière, personne à Venise ne peut se dire libre.

— Cela se peut ; mais convenez que, pour être libre, il suffit de se croire tel.

— C’est ce dont je ne conviendrai pas facilement. Nous voyons, vous et moi, la liberté sous un point de vue fort différent. Les aristocrates, les membres mêmes du gouvernement ne sont pas libres chez vous ; car, par exemple, ils ne peuvent pas même voyager sans permission.

— C’est vrai, mais c’est une loi qu’ils se sont volontairement imposée pour conserver leur souveraineté.

Il y a peut-être dans ces réponses autant de parti-pris que d’amour-propre national ; une fois de plus, Casanova se montre avant tout soucieux de contredire son interlocuteur. En tout cas, si nous ne retrouvons pas exactement dans l’ensemble du dialogue les amères réflexions des *Mémoires* sur le despotisme vénitien, nous y avons la confirmation des théories que Voltaire avait exprimées ou devait exprimer plus longuement dans son *Essai sur les mœurs* et dans son *Dictionnaire philosophique*. Ce sont d’ailleurs les idées d’Amelot de la Houssaye, fort répandues dans toute l’Europe, que Voltaire s’était assimilées ; c’est de lui qu’il s’inspire lorsqu’il écrit : « De tous les gouvernements de l’Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable et uniforme (au xve siècle). Il n’avait qu’un vice radical qui n’en était pas un aux yeux du sénat, c’est qu’il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l’ancienne Rome[15](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note15). » Il semble pourtant que ces idées se soient légèrement modifiées chez Voltaire pendant les neuf années qui séparent le *Dictionnaire philosophique* et l’*Essai sur les mœurs* ; l’article qu’il consacre à Venise est un vibrant hommage rendu à la liberté populaire, sans presque aucune restriction ; sans doute, entre 1756 et 1765, le patriarche de Ferney avait fait sur la façon dont les Suisses entendent et pratiquent la liberté quelques expériences qui ont pu le rendre plus indulgent pour Venise ; mais on ne peut s’empêcher de constater qu’entre ces deux dates se place aussi son entretien avec Casanova.

On a pu remarquer, dans les propos que nous venons de citer, que Voltaire ne fait à la célèbre évasion de Casanova qu’une rapide allusion ; Casanova lui-même n’insiste pas sur cet épisode capital de sa vie ; et nous savons cependant quelle importance il lui attribuait en général et quels effets il savait en tirer. Mais ce sont choses dont il n’aime pas à se vanter aux Délices ; Mme Denis lui ayant demandé de lui raconter comment il s’était enfui des Plombs, il s’excuse sur la longueur du récit de ne pouvoir la satisfaire et remet à un autre jour une narration qu’il ne semble pas avoir faite.

Quand il ne s’agit plus de Venise, sur toute autre question d’histoire ou de politique, il sortira plus volontiers de sa réserve. À propos du marquis Albergati, il explique assez spirituellement à Voltaire comment les *quarante* de Bologne sont en réalité cinquante, et un peu plus tard il lui tient tête sans le moindre ménagement à propos de la superstition. Sur ce sujet, il n’a pas de peine à mettre Voltaire hors de lui, en lui soutenant que la superstition est un mal nécessaire : « Si vous parvenez à la détruire, demande-t-il avec une feinte candeur, par quoi la remplacerez-vous ? » Et l’autre de s’échauffer, de s’indigner, d’en appeler au genre humain, à la postérité : « Quand je délivre l’humanité d’une bête féroce qui la dévore, peut-on me demander ce que je mettrai à la place ?… Horrible blasphème dont l’avenir fera justice. J’aime le genre humain, je voudrais le voir comme moi libre et heureux, et la superstition ne saurait se combiner avec la liberté. » Mais Casanova insiste avec une obstination qui n’est pas si sotte : un peuple sans superstition serait un peuple de philosophes, et les philosophes ne consentiront jamais à obéir, même à un souverain constitutionnel dont un pacte réciproque limite l’arbitraire ; il faut aimer l’humanité telle qu’elle est et lui laisser la bête qui la dévore, car cette bête lui est chère : « Je n’ai jamais tant ri qu’en voyant Don Quichotte très embarrassé à se défendre des galériens auxquels, par grandeur d’âme, il venait de rendre la liberté[16](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note16). »

Assurément, nous avons besoin de nous rappeler qu’il a été trop facile à Casanova de se donner le beau rôle dans cette discussion, pour ne pas juger que c’est lui, cette fois, qui est le philosophe, et non Voltaire. Certaines phrases de l’article *Superstition* dans le *Dictionnaire philosophique* offrent d’ailleurs avec celle que Casanova s’attribue une analogie très intéressante : « *Il est des sages qui prétendent qu’on doit laisser au peuple ses superstitions*, comme on lui laisse ses guinguettes[17](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note17). »« Jusqu’à quel point la politique permet-elle qu’on ruine la superstition ? Cette question est très épineuse ; c’est demander jusqu’à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l’opération. Cela dépend de la prudence du médecin. Peut-il exister un peuple libre de tous préjugés superstitieux ? *C’est demander : peut-il exister un peuple de philosophes*[18](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1907#note18) ? » Doit-on croire que Voltaire s’est souvenu ici de sa conversation avec Casanova ? ou n’est-il pas plus naturel de supposer que Casanova, écrivant ses *Mémoires* plus de vingt ans après la publication du *Dictionnaire philosophique*, a pris plaisir à retrouver dans ce livre qu’il a certainement lu des idées qu’il avait osé soutenir contre son illustre interlocuteur ?

*(À suivre.)*